



HAL
open science

L’imaginaire technique ordinaire

Henry Torgue, Yves Chalas, Pierre Sansot

► **To cite this version:**

Henry Torgue, Yves Chalas, Pierre Sansot. L’imaginaire technique ordinaire. [Rapport de recherche] ESU. 1984, 96 p. hal-01517042

HAL Id: hal-01517042

<https://hal.science/hal-01517042>

Submitted on 27 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

cresson

Centre de recherche
sur l'espace sonore
et l'environnement urbain

Ecole d'Architecture
60, Av. de Constantine
38036 Grenoble Cedex 2

**L'IMAGINAIRE
TECHNIQUE
ORDINAIRE**

**Pierre SANSOT
Yves CHALAS
Henry TORGUE**

Equipe de Sociologie Urbaine

A.T.P. "Science - Technique - société"

C.N.R.S.

Octobre 1984

Conduite des entretiens : Christian BOUSSET

Jean-Jacques MEYER

S O M M A I R E

	Page
I - ASPECTS DU QUOTIDIEN TECHNIQUE	4
1 - PROBLEMATIQUE GENERALE	5
2 - PARLER	9
2.1. La parole latente	9
2.2. Les brêches	12
2.3. Le recueil d'images	16
2.4. Le mythe	20
3 - SE PROLONGER	27
3.1. L'objet comme prolongement du geste	27
3.2. L'objet comme stimulus de la perception sensorielle	28
3.3. L'objet comme projection anthropomorphique	30
4 - POSSEDER	33
4.1. L'objet comme lieu de la propriété	33
4.2. Le puzzle quotidien	36
5 - COMPRENDRE	40
5.1. L'objet comme inconnu technique	40
5.2. Différences technologiques et hiérarchie	44
6 - DATER	
6.1. Caractères de l'objet moderne	49
6.2. L'objet comme ponctuation des modes de vie	52

II - TURBULENCES DES TECHNIQUES ET SAGESSE DE L'USAGE	57
1. IL N'Y A PAS DE CULTURE TECHNIQUE	58
1.1. Le rythme de la technique	59
1.2. La signification du progrès	60
2. UN USAGE DE LA TECHNIQUE SANS FERVEUR NI PHOBIE	63
3. UNE REAPPROPRIATION SYMBOLIQUE DES OBJETS TECHNIQUES	67
EPILOGUE	76
L'ELECTRICITE DE LA FRANCE	78

I - ASPECTS DU QUOTIDIEN TECHNIQUE

I - PROBLEMATIQUE GENERALE

Notre paysage technologique est un monstre. L'environnement quotidien qui circonscrit notre rapport sensoriel au monde ressemble à un vaste puzzle qui réunit des modes d'intervention sur le concret appartenant à des systèmes techniques et à des schémas culturels extraordinairement variés. Les productions technologiques d'époques différentes se chevauchent, se remplacent ou coexistent au-delà d'une contemporanéité de principe qui les dirigerait. Les cultures de différents pays ouvrent des brèches dans le système de nos objets, qui semble fonder sa cohérence dans l'hétéroclite. Et à ces deux dimensions, chronologie et diversification des cultures, s'ajoute sur un plan plus qualitatif, la coexistence de produits ou de schémas de pensée issus d'états épistémologiques éloignés les uns des autres, sinon contradictoires.

Tous ces éléments, qui ne révèlent pas toujours clairement leur origine, bouleversent une conception linéaire de l'histoire, au moins du point de vue de l'utilisateur. Car celui-ci n'est pas directement conscient de ces décalages chronologiques et structurels qui composent pourtant son cadre familial. La fourchette et la machine à calculer électronique cohabitent. Et l'on pourrait croire que l'usage est l'unique dénominateur de leur appropriation : la réponse à la fonction prévaudrait sur le mode technologique. Sans doute, il y a là une part de réponse qu'il ne faut pas négliger ; le rôle de l'objet légitime son existence par delà les apparences successives qu'il peut recouvrir. Mais on aurait tort de se cantonner à une interprétation strictement fonctionnelle. L'objet-réponse est aussi accès ; accès aux codes techniques qui l'ont généré, accès aux structures culturelles et scientifiques qui l'ont autorisé, accès à un certain état social qui produit ses conditions d'existence. Avec chaque objet, se propose un système d'organisation mentale lié à son usage, mais qui déborde largement celui-ci en amont comme en aval.

Ainsi, notre paysage environnant multiplie-t-il les réseaux technologie-science-culture, ne reculant pas devant le contradictoire et jouant la pluralité des champs. Où se situe alors la cohérence ? Ce qui fait qu'un ensemble d'objets est quasi invariablement daté ? Comment se fait-il que la superposition des plans techniques s'opère finalement le plus souvent sur le mode d'une intégration progressive ?

Le présent peut se décrire comme un état de conscience lié à un moment donné ; comme si l'on opérât une coupe transversale dans l'écheveau des multiples chronologies différentielles qui parcourent une civilisation. Cet état de conscience ne gomme pas les différences mais leur insuffle une cohésion qui les rend opérationnelles ici et maintenant et peut aller jusqu'à tendre des ponts des uns aux autres.

Ce rôle fédérateur, le présent le joue au niveau du situationnel, marge entre l'histoire individuelle qui sédimente conformités et distinctions, et le social qui englobe ces aspects dans une échelle plus large. le situationnel précède l'individuel dans les données de l'environnement, en organisant des agencements particuliers qui sont autant de punctuations socio-chronologiques.

Le rapport au monde technique est donc rapport de transversalité, tant au niveau macro-sociologique, où l'état social est aussi à la croisée d'une multiplication des échelles de temps, qu'au niveau individuel où se jouent les combinatoires particulières qui localisent l'histoire en des formes et situations circonstanciées.

Le présent est donc unificateur en ce qu'il regroupe dans une même conscience des états étrangers les uns aux autres. Mais encore, il estompe l'origine des objets, oublie leur parcours d'accès jusqu'à lui pour ne retenir d'eux que leur position dans l'espace. Mais à cette tension vers "l'état des choses", s'opposent les charges de sédimentation qui pondèrent les objets bien en deça de la conscience que nous en avons.

Le fait de mentionner en priorité les objets est une commodité de présentation. Il ne saurait bien sûr être question de se limiter à eux et de réduire le champ technique à leur seul rapport. Mais ils demeurent les media nécessaires aux divers systèmes qu'ils illustrent. De plus, nous verrons par la suite qu'ils sont le terrain le plus propice pour recueillir les discours sur la technique.

Notre point de départ est donc cette condensation du temps qui stratifie des structures plurielles. Le technique est un et multiple à la fois. Mais cette évidence ontologique va se capillariser dans le social pour apparaître dans une combinatoire très riche, dont les différents comportements seront les représentations. Un même état technique, né de la pluralité et recomposé comme cohérent par la lecture présente, se vit dans un ensemble de situations dont il faut - et c'est là notre projet - décrire les formes et saisir leurs modes d'organisation.

Au coeur de cette problématique, se jouent les changements culturels, en livrant les prémisses visibles ou masqués du changement social. Le seul aspect technique, même sous l'angle de l'innovation, ne peut suffire à l'analyse ; de même, une approche qui négligerait la part concrète des images se limiterait à n'être qu'une vision idéologique étroite. Pour saisir la véritable épaisseur de la "praxis" sociale, il importe de se situer sans cesse dans le jeu des rapports triangulaires entre science, technologie et société, en se gardant de limiter leurs relations à un sens en fait, prioritaire mais non exclusif dans lequel la science élaborerait le savoir dont les traductions techniques retomberaient ensuite sur le champ social. Des interactions terme à terme existent qui dynamisent ce triangle en un jeu sans cesse mobile.

Notre propos est donc bien de tenter d'éviter un cloisonnement, qui est un des pièges de la désignation de ce programme de recherche, même si, après une mise en perspective générale de la problématique, nous situons résolument notre intervention dans le domaine micro-sociologique quant à la phase d'investigation. C'est en effet, le champ des pratiques sociales qui constitue notre terrain d'enquête, envisagées sous l'angle de la banalité du vécu.

Dans la vie courante, c'est-à-dire dans les vies quotidiennes, les rapports au monde sont des rapports d'images. Le contact le plus concret est aussi choc imaginaire. L'image n'est pas le surplus facultatif d'une existence dont la réalité profonde serait l'ordre matériel. Elle ne s'oppose pas à la matière, elle la fait être. Traquer et recueillir des images donnent donc accès à cette combinatoire subtile des modes de rapport au monde qui sont l'expression circonstanciée des relations vécues entre science, technologie et société.

L'imaginaire en ce sens est considéré dans son rôle fondateur de formes et de forces, qui animent le champ social en l'enracinant dans le fond anthropologique, comme en autorisant les formulations symboliques les plus spécifiques de l'époque et du lieu.

En dehors de toute expérimentation exceptionnelle, notre projet est donc d'aborder la banalisation de la technologie dans le quotidien, avec sa charge d'habitudes, de sédimentations des schémas culturels qui président ou accompagnent les divers niveaux techniques des objets. L'un des écueils qu'il faut éviter dans une recherche de cet ordre, est de considérer ce champ comme connu. L'objet qui gagne la vie quotidienne ne vient pas remplir strictement une fonction. Même sur le seul terrain de son usage, les dysfonctions, les détournements, les déplacements vont perturber la seule logique : conception, diffusion, usage, mort. Mais en dehors du cadre pratique, l'investissement imaginaire ouvre l'objet à une vie sociale qui lui confère sa véritable dimension : dans nos relations concrètes au monde environnant, se jouent les modes de rapport à l'espace et au temps qui marquent notre société.

2 - PARLER

2.1. La parole latente

Le travail essentiel de notre méthode sur le terrain consiste à favoriser au mieux la verbalisation des images qui témoignent, exprimées ou non, du rapport du monde de la personne interrogée. Cette montée des images au seuil de la parole n'était pas difficile sur un sujet déjà largement présent dans les conversations familières ; l'essentiel a donc été l'écoute des récits tenus à propos des pratiques techniques ordinaires. Le récit est le premier organisateur des images et, à ce titre, il importe de le recueillir dans son mode d'expression propre. En lui, sont présentes les multiples formes qui animent les comportements et leurs dimensions symboliques.

Lorsqu'il s'agit de recueillir l'expérience vécue dans la version directe qu'en donnent les intéressés eux-mêmes, il est parfois difficile de faire la part entre la parole originale qui formule des images vivantes, et ce qu'on pourrait appeler "l'imagerie", qui agglomère des discours préfabriqués et des strates idéologiques diverses. Le récit oscille toujours globalement entre ces deux pôles, image créatrice et texte codé. Vouloir enfermer la parole des usagers dans l'une ou l'autre case n'est que simplification excessive et appauvrissement du sens. La dépréciation systématique de l'imagerie interdit d'en percevoir la dynamique souterraine quadrillant en fait le tissu social, comme la sur-valorisation de l'image neuve incite à une sélection trop sévère qui désincarne le récit.

Le vécu se signifie en images pour l'homme sans qualité que nous sommes tous à certains moments de notre existence, peut-être les plus importants. Dans la trame banale de la vie, l'image précède l'idée en ce qu'elle renvoie immédiatement à un signifié vécu, n'étant ni le symptôme d'un manque à penser, ni une copie morte de la réalité. L'image fait "être"

notre rapport au monde. A partir de ce constat que les images sont l'une des clés de l'approche du vécu, l'option méthodologique se précise. L'imaginaire devient le terrain de recueil et d'analyse.

L'étape suivante du cheminement consiste à découvrir des modes de déclenchement de ces paroles limpides ou brouillées, témoins des rapports du sujet à son environnement technique. En tant qu'imagination à l'oeuvre, le récit n'est pas directement informant ; il n'est qu'une matière première suscitée par l'analyste à partir de laquelle celui-ci doit organiser l'information. Sans le travail d'interprétation et de compréhension, le propos s'arrête au sens commun.

Ce trajet que l'on doit parcourir pour comprendre et connaître des informations qui ne se donnent pas mais que l'on doit faire apparaître, cette distance dans laquelle s'instaure l'approche de connaissance, nous amènent à dire que cette parole ne cesse de nous "faire signe", au sens commun de l'expression qui est également celui de l'anthropologie, c'est à dire de symboliser.

En situation d'interview, les personnes interrogées sont toujours enclines à répéter les discours tout prêts de l'imagerie, de la vulgarisation sociologique, comme pour se préserver de la question et du passage à découvert, comme pour devancer et enfermer l'approche scientifique dans une tautologie, où les questions deviennent elles-mêmes réponses. Y a-t-il là, comme beaucoup de sociologues le pensent une malice, une feinte ou une esquive de la part des individus que l'on interroge ? Faut-il y voir selon d'autres hypothèses, une ironie inconsciente des populations interrogées, un humour propre à ceux que l'on considère en masse, c'est à dire comme des êtres anonymes et équivalents entre eux ? Dans l'immense majorité des cas il n'y a aucun machiavélisme, aucune perversité, aucune stratégie consciente ou non de la part de ceux qu'on interroge. S'ils répondent en reprenant à leur compte ce que nous avons appelé l'imagerie, c'est qu'ils adoptent

devant le sociologue, une attitude de dépréciation de l'humble parole de tous les jours, non pas par on ne sait quelle ruse, mais parce qu'ils attribuent, à raison plus qu'à tort, à la sociologie et aux procédures de connaissance en général propres à nos sociétés, un mépris pour l'imagination banale de l'homme obscur, du poète habitant dont le témoignage consiste souvent en une transgression ou en un véritable démenti des discours et de l'ordre macro-sociologique. En particulier, nos enquêtes montrent que le sujet qui se met à parler le langage de tous les jours, invalide les discours parcellisant le corps social en jeune, en femme, en telle catégorie socio-professionnelle, etc. Et il n'y a là de sa part aucune ignorance ou inconscience de son inscription sociale et historique. Il nous dit plutôt les limites de la détermination de son vécu par une telle inscription. Au niveau de la parole, les enquêtes nous montrent que le vécu n'oppose pas un monde unifié ou une réalité première déterminante face à un sujet morcelé, qui réagirait à ce monde ou à cette réalité selon des états distincts, en jeune, en femme, en citadin, en employé, etc.

Au contraire, par un espèce de renversement, les individus qui s'acheminent vers la parole, nous disent la pluralité du monde et l'unité du sujet. Même quand l'individu sur une telle lancée reprend les discours de la parcellisation de l'être-ensemble, seul un regard rapide et superficiel y voit la preuve d'un rapport objectif à la vie que déterminerait son inscription sociale-historique. Une analyse plus fine nous dirait le double langage, celui de la parole et du discours, que tient contradictoirement, avec ou sans perturbation suivant les cas, le sujet. En fait, quand ces discours sont prononcés par le sujet, il ne le fait pas sans duplicité, au sens d'une recherche d'une certaine connivence avec son interlocuteur - en l'occurrence l'enquêteur - comme si pour lui, celui qui s'interroge était également préoccupé par quelque chose de plus essentiel, et que l'océan de verbe, l'inflation du discours laisseraient échapper. En d'autres termes, ces discours, le sujet les manipule, il en use et en abuse à sa convenance pour se comprendre et chercher à se faire comprendre, c'est à dire

pour mieux signifier son rapport subjectif profond à son environnement, comme si seul parler de soi - du "Soi" ou de "Ca" ou du "Désir" - importait finalement.

2.2. Les brèches

Voulant recueillir des images liées aux pratiques quotidiennes de l'environnement technique, il importait de forger un outil de questionnement pertinent. Avant de retenir la notion de "brèche" comme mode d'intervention sur le terrain, nous avons testé trois autres approches mentionnées ici par respect de l'itinéraire méthodologique. Les récits recueillis sur les rapports aux objets s'organisaient selon :

1° - une unité de temps. En une journée, par exemple, il s'agissait pour les personnes interrogées, de faire le récit de l'utilisation successive de leurs divers objets, en espérant par là, saisir une ou plusieurs relations significatives de l'intégration ou du refus de la technique. Devant l'ampleur de la séquence où trop de détails passaient sous silence, nous avons décidé de réduire le temps d'observation à une heure, au choix de l'interrogé. Mais là encore, nous ne parvenions pas à enregistrer une description détaillée de l'usage, et l'on ne recueillait qu'une énumération des objets somme toute, assez peu significative. L'effort de mémoire et le souci d'exhaustivité de la part du sujet bloquait l'apparition de commentaires ou anecdotes ;

2° - une unité de lieu. Toujours dans un souci de pister une description non pas tant de l'objet que de la relation singulière à l'objet, nous sommes passés de l'ensemble des lieux de la vie quotidienne à l'espace du logement et à une partie seulement de celui-ci. Mais, comme sur le registre du temps, quelque soit la pièce choisie comme cadre d'information sur l'expérience quotidienne des rapports à l'environnement

technique, nous n'aboutissions qu'à une forme d'inventaire où le récapitulatif primait le récit sur le vécu ;

3° - une unité de thème. A la suite des deux approches précédentes, efficaces quant à la description mais décevantes quant au recueil d'images, nous avons envisagé de prendre transversalement le problème de la relation à la technique et de proposer un thème précis : par exemple un objet ou une chaîne d'objets spécifiques, un système énergétique ou un réseau (chaleur, froid, lumière, électricité, etc.), une fonction particulière à assurer (communication, locomotion, nourriture, conservation, confort, etc.), un matériau (bois, plastique...).

Nous pensions ainsi davantage entrer sur le terrain du qualitatif à partir duquel seulement le vécu s'exprime. Mais en portant l'interrogation sur le terrain de ce qui est déjà de l'analyse, ou du moins une certaine conscience discursive, nous ouvrons la porte aux "paroles gelées", selon l'expression de Rabelais, c'est à dire aux stéréotypes de l'imagerie.

Aucune de ces trois interventions ne permettait de dépasser le stade où l'on constate la pauvreté du texte répété sur la technique et ses différentes injonctions ou inductions. Rien n'éclairait l'hypothèse que la technique puisse être l'objet d'une appropriation exprimant une certaine autonomie du vécu. Malgré l'apparence, ces premières tentatives n'ont pas été vaines pour approcher la parole, ce langage masqué par le discours et l'imagerie. A leur relecture, nous nous sommes aperçus que les seuls moments pendant lesquels les interviewés s'animaient et devenaient prolixes, correspondaient à chaque fois aux questions de dysfonctionnement des objets, de leur sous-utilisation ou non-utilisation, de leur nouveauté. Il y avait là comme un fil conducteur pour notre interrogation révélé par l'expérimentation. Qu'une rupture, qu'une différence se produise, c'est à dire devienne sensible dans l'environnement instrumental, et jaillit alors une parole, exhubérante, généreuse et même impudique tant elle est proche du vécu intime et

authentique, et qui dialogue avec la technicité des objets pour s'exprimer.

Nous avons nommé "brèches" ces ouvertures qui laissent passer la parole, et c'est à partir d'elles qu'ont été construits les guides d'entretien pour recueillir, relancer et approfondir les récits.

Cinq brèches nous ont paru particulièrement adaptées à notre investigation

- . la panne
- . la perte
- . le remplacement
- . la nouveauté
- . le projet d'acquisition

La panne ou la perte et même le remplacement par l'achat, la récupération ou le fait d'un don, se comprennent aisément comme brèches. Mais l'objet nouveau que l'on connaît et qui intéresse sans que l'on ait envie de le posséder, suscite le rêve et, tout comme le très sérieux projet d'acquisition qui s'inscrit dans la logique budgétaire du ménage ouvre aussi une brèche dans le continuum silencieux. Ces brèches ne sont pas interchangeable, mais elles se redoublent, elles sont en redondance pour la provocation de la parole et de l'imagination. Elles révèlent une nouvelle application du principe psychologique - et même plus, anthropologique - qui veut que devant toute béance résultant du constat de l'altérité, l'être individuel et l'être social se mettent à produire des mythes, c'est à dire à imaginer et à parler. Il y a là une volonté d'euphémiser, d'adoucir et de combler la déchirure et la brisure premières, sur un mode imaginaire, mais par lequel aussi et surtout s'exprime le vécu fondamental.

Par ces brèches, en faisant revenir à la mémoire les différentes démarches d'accès aux objets, nous ne faisons que provoquer la réminiscence de leurs relations à la technique et à ses innovations. Sous

couvert d'archéologie, en leur demandant de se souvenir des pannes, des pertes, de leurs décisions d'achat et de leur choix, nous parvenons à une eschatologie, c'est à dire à une écoute de la parole sur la finalité de la consommation et de l'usage de la technique dans ses productions ordinaires.

Les brèches sont donc une provocation de la parole, une incitation à l'imagination, et en même temps, un regard en profondeur, une fenêtre ouverte dans la croûte refroidie de l'imagerie et des discours (que les interviewés d'eux-mêmes nous désignent comme tels) sur ce qui fait véritablement sens dans leurs rapports aux objets. Elles permettent ce passage de l'imagerie au mythe qui demeure la clé de la compréhension d'une situation énigmatique ou réactionnelle.

Si les brèches prennent souvent une forme événementielle, il ne faudrait pas les assimiler à des accidents, au sens où ceux-ci représentent l'extraordinaire, le brutal, l'imprévu. Si l'accident est bien une brèche, il ne résume pas exhaustivement le modèle de rupture que nous utilisons ici. En effet, il ne faut pas opposer un état stable, muet, qui serait le siège du "normal", et un état éphémère, prolix qui renseignerait sur le normal mais en le déformant. Nos brèches appartiennent totalement à la vie quotidienne, même si elles mettent l'accent sur des instants où le commentaire et le vécu se rejoignent. Il n'y a pas discontinuité, mais modulation variable de la parole ; une hiérarchie de formulation apparaît ici nettement, qui ne doit ni être plaquée telle quelle sur les pratiques effectives, ni être détachée de ses résonances vécues. Mais, alors que l'accident inverse le sens du déroulement quotidien, les brèches viennent seulement amplifier certaines zones, en les livrant à l'imagination et aux récits. Ainsi, elles n'appartiennent pas au dysfonctionnement, mais plutôt au fonctionnement, parfois délicat, des objets.

Une fois l'outil des brèches mis à jour, il convenait de préciser la nature exacte de l'intervention sur le terrain.

2.3. Le recueil d'images

Une telle approche sociologique, phénoménologique dans son essence et proche de l'ethno-méthodologie, conduit à un recensement des images plus qu'à une répartition de la population, ce qui pose le problème de l'échantillon d'une toute autre manière que dans une perspective proportionnelle.

Compte-tenu des dimensions budgétaires de cette recherche, mais aussi de nos objectifs méthodologiques, nous n'avons pas retenu de méthodes quantitatives quant à la population interrogée. En effet, il n'importe pas d'aboutir à une quantification d'opinions plus ou moins stéréotypées, mais plutôt de tenter la mise à jour, sur un plan qualitatif, des types de rapports imaginaires à l'oeuvre, en analysant pour chacun les termes de la problématique. Pour cela, nous avons retenu la méthode d'interviews centrées et approfondies.

Le projet n'est pas, pour l'immédiat, d'effectuer cette opération sur un échantillon représentatif d'une population X. Les préoccupations de nombre cèdent le pas à un autre souci : plutôt que d'obtenir des mesures sans grande valeur de généralisation, et de plus, vite périmées, cette approche sociologique met l'accent sur la mise en rapport et sur l'interpondération des diverses composantes entre elles. Ce qui importe, c'est donc moins l'individu qui répond en tant qu'unité de sens, mais plutôt l'accès qu'il offre aux images, véritable matière première de notre information. Il n'y a donc pas la recherche d'une proportionnalité rigoureuse entre l'échantillon et une population de référence. Nous voulons simplement obtenir des paroles diversifiées, en tentant de cerner leur multiplicité, de l'explicite au filigrane, et non de répartir une population en groupes de paroles ; ce qui serait l'objet d'une autre étude.

L'unité d'information est donc la séquence de commentaire verbal, même si l'individu demeure l'unité de contexte. Il s'agit donc bien d'un recensement d'images plutôt que d'une répartition des répondants. Ce point est extrêmement important, en ce qu'il caractérise la méthode comme cohérente par rapport à son objet d'application : c'est l'objet qui en fait commande la méthode. En effet, la perspective poursuivie est bien d'opérer un recueil des images à l'oeuvre et de tenter l'organisation de celles-ci dans une typologie. Mais les critères de cette classification ne doivent pas être empruntés à des schémas d'analyse, voisins mais non superposables strictement, de ceux qui l'animent de l'intérieur. Il nous faut expliquer l'image par l'image. Et non par la référence obligatoire à des structures psychologiques, ou à une logique déterminante des groupes sociaux, ou encore à des facteurs socio-économiques posés a priori comme prioritaires. Nous ne voulons pas éliminer ces regards explicatifs de notre terrain ; au contraire, leurs apports sont précieux et complémentaires. Mais leur intervention prématurée dans l'analyse conduit souvent à l'éviction pure et simple de la compréhension du phénomène, envisagée dans sa logique propre.

En d'autres termes, avant de classer des comportements, il semble nécessaire de mettre à jour la combinatoire effective, le jeu réel des pratiques qui trament le quotidien par-delà les individus, au sens où une personne peut participer de plusieurs types imaginaires consécutivement ou simultanément, même de manière contradictoire. Le problème de la diversification des sources de parole demeure néanmoins posé. Chaque individu est en effet porteur d'un ensemble d'images spécifiques, et même s'il n'est pas retenu comme critère de typologie, on doit tenir compte de la part de pondération que le choix de telle ou telle personne introduit dans le recensement des images.

Les expériences précédentes que nous avons menées grâce à une telle méthode (1) permettent d'affirmer que les catégories finales mises à jour ne sont jamais tributaires d'un seul profil de réponse. Jamais une seule interview n'ouvre à une grande figure explicative sans être croisée de multiples manières avec les autres éléments d'information. De plus, tout se passe comme si, en fin de compte, les interviewés devenaient interchangeables, non pas parce que leurs réponses confinent aux stéréotypes, mais parce que la richesse des images auxquelles ils donnent accès offre un champ beaucoup plus large que le seul fait d'être une parole individuelle. La parole circule transversalement aux individus et c'est dans cette mouvance qu'il nous faut la saisir et la recomposer dans l'analyse.

La sélection des personnes interrogées n'est donc pas faite une fois pour toutes dans une phase préalable, conférant à un échantillon une caution immuable. Nous procédons au contraire, à une suite de rectifications dans notre sélection, selon la nature des réponses qui nous parviennent.

Si tel ou tel comportement exprimé par une personne semble lié plus particulièrement à un contexte précis, nous aurons le souci de diversifier les contextes pour en mesurer l'influence. Il ne s'agit pas d'approcher un échantillon idéal représentatif, mais plutôt d'aider le hasard dans une quête d'images qui se veut la plus large possible.

Les quarante individus rencontrés ne sont significatifs d'aucune classification explicative qui rendrait compte de leurs attitudes et opinions. Mais, malgré leur petit nombre, ils donnent accès à plusieurs milliers d'unités de réponses qui constituent la base de notre analyse et offrent la matière première de la construction des figures.

(1) - Cf. PESSIN (A.) et TORGUE (H.) Villes imaginaires, Champ Urbain, 80
CHALAS (Y.) et TORGUE (H.) La Ville latente, ESU-MRU - Mairie
d'Echirolles, 1981

Pour des raisons de longueur d'entretien mais aussi de cohérence du champ imaginaire, nous nous en sommes tenus à l'espace domestique et n'avons pas abordé le domaine professionnel, sauf référence explicite de l'interviewé. Toutefois, le "hors-travail" qui s'étend du peigne à la maison toute entière, comprend également l'espace public (comme les cabines téléphoniques ou les distributeurs de billets par exemple). Nous sommes restés attentifs aux chevauchements toujours possibles, mais dans la plupart des cas, il n'y a pas mélange dans la perception entre l'activité professionnelle avec ses spécificités techniques et le reste de la vie.

La règle des enquêteurs a été d'aborder au moins trois brèches par interviewé, plusieurs objets pouvant être évoqués dans chacune.

C'est le monde des objets qui est notre premier interlocuteur. Ils servent de prétextes et condensent dans leurs usages et dans les images dont ils sont porteurs, toutes les relations aux structures technologiques et au fonds scientifique. Souvent, l'"appareil" prime l'objet dans la hiérarchie de la parole. Plus sophistiqué, il offre une surface plus étendue aux événements liés à sa pratique comme à ses dysfonctions. En proposant une grande ouverture sur les images techniques, les objets enferment aussi le débat à leur propre échelle ; si bien que rarement les termes génériques ("électricité", "chaleur", etc.) n'apparaissent dans les récits ou la réflexion menée à partir d'eux. Car les paroles recueillies possèdent leur cohérence propre et ne se légitiment jamais par une ratio externe même si l'on peut y faire appel parfois. Nous atteignons là le monde de l'image brute.

Dans cette approche, il n'y a pas de différence entre objet et objet technique. Au niveau de la production, tout objet relève d'un système technique particulier, et au niveau de l'usage, les interviewés ne séparent pas distinctement les objets selon la seule technicité de leur pratique. Notre interrogation sur la technologie a donc porté sur n'importe quel objet cité par les personnes rencontrées puisqu'il apparaissait comme significatif pour elles. De plus, le critère physique apparaît comme secondaire dans la perception classificatoire des objets au regard des critères imaginaires projetés sur eux.

2.4. Le Mythe

L'abondance des récits sur l'environnement technique, lorsque l'enquête utilise le moyen des brèches, est la première remarque qui s'impose. Il existe une parole, préexistante à l'interrogation, que celle-ci ne fait que recueillir et tenter d'endiguer dans un jeu de formulations propres. Contrairement à d'autres domaines, comme l'espace urbain ou le pouvoir par exemple, où les images affleurent le seuil de la parole sans toujours le franchir, le monde des objets occupe une large place du champ de conscience. La formulation est donc extrêmement aisée la plupart du temps, renforcée par le fait que l'enquête n'est pas le premier déclencheur de paroles ; les brèches sont souvent intervenues auparavant dans les échanges et communications de la communauté familière de l'interviewé. De plus, si les gens parlent d'abondance, leur discours est extraordinairement varié, à la fois quant à la minutie et à la spécificité de certains détails de comportements, mais aussi quant au renvoi à des attitudes plus générales liées aux rapports à l'espace et au temps.

Mais, en même temps que cette abondance de textes où s'entrechoquent la publicité, les courants d'opinions et les pratiques individuelles spécifiques, la difficulté a consisté à convaincre les personnes rencontrées à exprimer des choses banales. Car, si le commentaire sur les brèches a été immédiat, il a été beaucoup plus difficile d'obtenir des paroles simples, comme la description d'un usage habituel par exemple. Ce n'est qu'au bout d'un moment que l'interviewé accepte d'exprimer ce qui lui paraît trop évident pour être dit. Les entretiens ont donc sans cesse suivis l'oscillation entre l'écoute d'une parole prolixie et débridée, et la mise à jour d'un commentaire discret, qui hésite à formuler l'indicible.

Les pratiques imaginaires ne sont donc pas aveugles. Très souvent, elles sont aussi pratiques conscientes, parfois jusqu'à l'exagération. Il existe ainsi une quasi permanence à ce que chaque interviewé juge certains de ses comportements comme totalement décalés par rapport à ce qu'il projette être "l'usage normal". A tort ou à raison, tel n'est pas notre propos. Ce qui apparaît ici, c'est l'impossibilité de tenir pour acquis la réalité de "l'usage normal" d'une part, et d'autre part, l'extraordinaire capacité d'invention et de détournement dont les objets, et plus largement l'environnement immédiat, sont les occasions. Tout un délire traverse tranquillement le social dans l'ordre du détail. Ces parcelles de vie qui trament le quotidien livrent la véritable échelle de la réalité imaginaire, celle qu'il ne faudrait pas enfermer dans ses apparences superficielles ou idéologiques, au risque de la contourner sans la comprendre.

A un niveau général, les passions, les conflits, les propos irrationnels que la technique aujourd'hui, paradoxalement, suscite, signalent la présence du mythe dans le fond même de ses débats, présence qui se retrouve dans le contenu de l'humble prise de parole quand elle est rendue possible par les brèches, ces véritables fissures dans la muraille des discours par lesquelles l'expression de la vie reprend son souffle. La parole quand elle est quelconque, banale - et c'est pour cette raison que nous voulons recueillir ce type de parole "sans qualité" - s'éloigne des discours et devient expression de l'imagination symbolique.

Cette présence du mythe va nous être signalée maintenant par sa logique d'expression, c'est à dire par sa forme. Le texte que nous avons obtenu après transcription des interviews est en effet structuré comme un mythe. Le mythe, on le sait, est du point de vue formel, une "structure" et une "spirale" ; c'est à dire un ensemble fait de contradictions dont l'irréductibilité, l'impossible dépassement et par conséquent le caractère originellement structurant, nous est signalé et comme confirmé

par la redondance (la spirale), la répétition perfectionnante d'un même sens par des séquences différentes. C'est ce que nous avons constaté dans le long texte sur le rapport vécu à la technique que nous avons obtenu.

Tout d'abord, il apparaît à la lecture de ce texte de plusieurs centaines de pages, non pas un mode unique de rapport à la technique, mais plusieurs. Se dévoilent ensuite, un certain nombre de répétitions ou plus précisément de redondances concernant ces différents modes à partir desquels se définissent les rapports à la technique. D'un individu à l'autre, nous retrouvons signifié plus ou moins différemment un même mode, et, inversement, un seul individu exprime différents modes que nous retrouvons en partie chez d'autres individus. L'ensemble des interviews, le texte global pris en quelque sorte sans tenir compte de la singularité de chaque propos, de la personnalité de chaque individu, se présente comme dégageant un certain nombre de "constantes", lesquelles, sont, par conséquent, plus ou moins reprises par chacune des personnes interrogées. Ces constantes ne font que dire la relative stabilité des modes que nous allons définir, sinon comme des modes-types ou des figures-types, du moins comme des "axes" ou des "pivots" du rapport ordinaire à la technique.

A l'analyse des récits sur les rapports à la technique, nous constatons des répétitions, des redondances de l'un à l'autre. Plus précisément, nous constatons à la lecture du texte que des contenus sémantiques homologues se dégagent au fur et à mesure que nous passons d'un individu à l'autre. Nous découpons dans le texte les multiples sujets qui apparaissent et nous les regroupons par "paquets", nous les reclassons par thèmes, suivant qu'ils soient comparables ou opposables. Autrement dit, la "diachronie" de ce récit sur la technique que nous avons recueilli cache ou permet d'appréhender une "synchronie" dans les manières d'utiliser les objets techniques.

Diachronie, synchronie, "paquets" de significations, contenus sémantiques homologues ou opposés et irréductibles, nous le voyons, nous sommes en plein dans la "mythanalyse" (1). Mais Jean DUVIGNAUD, lui-même, ne procède pas autrement, bien qu'il n'emploie pas le mot de "mythe" ou de mythanalyse, quand il interroge les Français sur leurs tabous. Voici la manière dont il traite les réponses qu'il a recueillies en vue d'une interprétation : "Un dépouillement qui permet d'étaler sur la surface d'une table ou d'un plancher les thèmes découpés dans la totalité des réponses. En fait, il s'agit d'un moment essentiel de l'analyse puisque l'on franchit alors la frontière qui sépare le "diachronique" du "synchronique" - ce qui est dévoilé dans la durée de l'enquête est ainsi projeté dans l'espace, offert au regard de l'analyste qui découpe et établit des corrélations insoupçonnables quand on additionne des opinions partielles. Ainsi, la parole individuelle, nécessairement vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables" (2).

Le nombre d'individus interrogés peut être infini, les thèmes qui peuvent apparaître, c'est à dire les modes ou les axes signifiés de manière redondante, seront eux, toujours limités, du fait même de cette redondance, et par conséquent assez rapidement définis par un nombre précis. Aussi, dès les premiers entretiens, on peut dire que tous les axes du rapport quotidien à la technique, ont été signifiés et sont saisissables.

Les quarante entretiens effectués assurent une marge de sécurité raisonnable, mais surtout permettent à la redondance de jouer son rôle. En effet, la reprise des modes par différents individus, n'est pas une répétition à l'identique, elle est, pour les lecteurs de mythe que

(1) - DURAND (G.) Figures mythiques et visages de l'oeuvre, Berg International, Paris, 1979

(2) - DUVIGNAUD (J.) Les tabous des Français, Hachette, Paris 1981, p.16
(C'est nous qui soulignons)

nous sommes devenus à cette phase de l'enquête, le dépouillement, "redondance perfectionnante". Les divers thèmes vagues et confus au début se précisent et se différencient, au fur et à mesure de la lecture du document constitué, par les diverses corrélations que l'on peut établir entre les faits, les opinions, les images. Peu à peu, émergent les "colonnes synchroniques" si l'on peut dire. Peu à peu, se déterminent les différents axes, avec leur frontière, leur contiguïté ou leur superposition. Diachroniquement, d'un individu à l'autre, nous n'avons pas simplement, quand chacun d'eux reprennent partie les axes, une répétition circulaire ; mais, par la précision progressive qu'il nous est fait de ces axes, nous sommes comme devant une spirale ascendante, ou mieux un solénoïde qui à chaque tour de spirale précise mieux sa visée. Ce sont ces visées différentes qui s'affinent progressivement, ces tendances et constantes que l'on retrouve et qui se définissent par un processus synchronique, que nous appelons axes, pivots, ou encore, "aspects du quotidien technique", dont les images constituent l'objet de notre analyse.

En effectuant cette "lecture mythique des données", nous ne pouvons qu'aboutir à une typologie. Nous sommes comme obligés, après enquêtes et analyse des résultats, dans la phase d'interprétation, de recourir à ce que Max WEBER appelait une "reconstruction utopique" du vécu, que celle-ci soit constituée de types, de formes, de thèmes ou d'aspects. Mais pourquoi utopique ? Pourquoi toute typologie est-elle en fait, une reconstruction utopique ? Parce que le vécu, l'expérience concrète du rapport à la technique, demeure un mélange hétérogène et contradictoire de ces types, de ces axes ou de ces formes qui ne peuvent exister par conséquent qu'abstraitement, qu'idéalement à l'état pur.

Aussi, bien que tirés de l'expérience, de la concrétude du vécu, et commandés par celui-ci, les types ou les modes n'ont pas vraiment, ou très peu de chance d'avoir chacun, singulièrement, un lieu ou tout simplement d'avoir lieu. L'u-topie est ici nécessité méthodologique.

Par la distance qu'elle introduit entre le vécu complexe et l'observateur, par la réorganisation artificielle de ce vécu qu'elle effectue, l'utopie permet la compréhension de ce vécu. La typologie en tant que reconstruction utopique est bien un artefact, mais un artefact comparable à l'art en ce sens qu'il permet de "voir enfin", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe.

Notre méthode est restée le chemin que l'on a découvert après qu'on l'ait parcouru. En effet, une telle méthode qualifie d'abord un processus de connaissance qui s'est établi lors de la lecture des interviews, un rapport entre les données et l'imagination sociologique à l'oeuvre, productrice de concepts. En parcourant le texte que constituent les résultats de notre enquête - longs entretiens non directifs, souvent répétés, enregistrés puis transcrits intégralement - nous ne dégagions que progressivement les différents pôles de significations. Nous constatons des répétitions et des contradictions non seulement d'un individu à l'autre, mais chez un même individu parlant de son rapport à son environnement technique. Mais ces répétitions et ces contradictions, loin de représenter on ne sait quel rapport insensé ou élémentaire à l'instrument - celui de l'utilisateur inculte - nous amenait peu à peu à un classement par accumulation de significations et à une compréhension croissante.

La présentation qui suit adopte une forme résolument synthétique et ne recourt qu'aux exemples les plus significatifs.

En optant pour la concision, nous espérons mettre clairement en évidence les grandes lignes du propos, sans perdre le lecteur dans un monde de détails, qui a été, en son temps, notre matière première. De même, certains passages rassemblent ce qui peut apparaître comme des lieux communs. Nous n'avons pas jugé ces évidences, parfois trompeuses, et les mentionnons dans la logique de leur apparition.

Ainsi, l'on voudra bien considérer le présent rapport davantage comme un résumé que comme un compte-rendu exhaustif. Notre souci premier est de permettre l'existence d'une telle problématique dans le champ général de réflexion Science-Technologie-Société, plutôt que de prétendre à la clarification total de ce domaine. En ce sens, notre travail est à considérer comme un point de départ.

N.B. important : Les extraits d'interviews cités ici sont des illustrations du propos. En aucun cas, il ne faudrait leur attribuer un rôle de preuve ou même d'assistance logique au raisonnement. Parce qu'elles éclairent nettement telle ou telle figure, par leur originalité ou leur contraste, elles interviennent comme des métaphores qui sont parfois plus parlantes que la seule voie de l'explication. C'est à ce titre seulement qu'elles figurent ici, comme autant de photographies prises sur le vif. Les références qui les identifient sont mentionnées comme points de repère, en aucun cas dans un rapport de causalité.

3 - SE PROLONGER

Le domaine de l'objet se relie directement au schéma corporel dans trois directions différentes et complémentaires :

- . l'objet comme prolongement du geste,
- . l'objet comme stimulus de la perception sensorielle,
- . l'objet comme projection anthropomorphique.

3.1. L'objet comme prolongement du geste

Dans la description de la vie courante telle que nous l'avons recueillie, les objets sont toujours désignés comme prolongement du corps. Ils s'inscrivent dans l'axe d'un geste pour compléter la main, lui donner la forme exacte de la fonction. L'ustensile, et plus encore l'outil ou l'instrument, viennent démultiplier les capacités physiques. Tout ce champ, donné immédiatement par le contact avec l'objet le plus banal, apparaît comme la légitimité évidente de l'univers technique. Cette raison n'a pas lieu d'être exprimée tant elle s'impose à la logique primaire du comportement.

L'homme n'est homme qu'au terme de ses prothèses, que dans la combinaison subtile et infinie de ses additions mécaniques dont l'invasion n'est pas ressentie comme asphyxiante, tant est paralysante la privation de l'outil précieux et capital au moment de sa nécessité.

L'échelle corporelle est donc le cadre de la perception du monde des objets. Et ce qui est vrai au niveau du geste simple et de l'outil monofonctionnel se transpose sur les machines ou appareils plus complexes, sans changer la nature profonde ni de ce type de perception, ni cette échelle. Ainsi, une machine à laver le linge par exemple, sépare par son automatisme, la tâche du corps, puisque celui-ci n'intervient plus concrètement dans l'opération lavage, mais le parcours technique imaginaire qu'elle figure s'enracine encore totalement dans la corporéité.

Le remplacement est aussi un prolongement.

"Je me demande comment le linge arrive à sortir bien lavé sans être trop frotté, alors qu'il n'y a pas de mains dedans qui frottent, c'est un tambour qui tourne."

(Femme - 27 ans - Infirmière).

Même des machines sophistiquées ou de taille industrielle ne sont pas absentes de cette référence à la dimension corporelle qui apparaît comme la première mesure du champ technique. Toute une hiérarchie de l'évidence s'établit alors : ce qui repose sur une analogie stricte avec le geste, telle que la mécanique, s'intègre mieux dans la perception, que des domaines pourtant directement concernés par le corps, comme la chimie ou la biologie.

La greffe du corps sur l'appareillage technique est le meilleur garant de l'appropriation, quel que soit l'échelle de l'objet.

3.2. L'objet comme stimulus de la perception sensorielle

La hiérarchie des domaines techniques dans la perception familière ouvre l'accès au deuxième axe d'intervention du corps : l'objet comme stimulus des sens. Le propos peut se résumer ainsi : pour que "ça marche", il faut qu'un sens en soit informé. Avant même qu'un usage soit projeté, l'objet révèle ou non ses facultés à l'un ou l'autre sens, et ce contact décrit dans le détail l'espace et le temps techniques dans lequel nous vivons. Si la main reste le principal interlocuteur des ustensiles et outils, et permet de saisir la capacité des objets, la vue et l'ouïe filtrent quasi totalement le fonctionnement des appareils et machines, jusqu'à sortir du rôle précis de l'objet : la bonne marche d'un réfrigérateur est davantage liée au ronronnement de son moteur ou à l'allumage de sa lampe témoin qu'à sa température interne. La vitesse de l'information est alors capitale dans la hiérarchie des sens, et toute notre tradition culturelle a privilégié la vue, et secondairement l'ouïe, comme décrypteurs des témoins de l'état des choses.

La discrétion sensorielle n'est pas un facteur d'intégration du champ technique, et les bruiteurs de cinéma ont compris l'importance de la redondance, même injustifiée matériellement : ainsi, dans les films d'anticipation, les portes appartiennent souvent à une logique mécanique extrêmement silencieuse, basée sur l'hydraulique, le coulissage et la suspension. Pour l'efficacité du mouvement sur le spectateur, l'ouverture et la fermeture de ces portes sont doublées d'un bruit, totalement irréal, qui donne en fait la dimension réaliste ou concrète de leur action. Au delà du trait dramatique que le cinéma souligne, la correspondance des sens dans la lecture du champ technique, traverse l'ensemble de la vie quotidienne, et notamment le rôle de trait souligné attribué aux sons, là où ils ne sont que facultatifs, du flipper à la machine à calculer, dont les timbres secs accusent l'effleurement de ses touches.

Grâce à eux, le doute s'évacue : le contact a bien eu lieu. La surenchère des témoins de marche, en même temps qu'elle participe à un contrôle de l'environnement, procède aussi d'une sur-occupation du sensoriel, comme si la conscience devait être le miroir du bon fonctionnement des objets. Le domaine de la haute-fidélité, en poussant parfois jusqu'à la caricature la visualisation de l'écoute, atteint le point où le moyen prend le pas sur la fin, et où la quête technique relègue la musique, finalité légitimante, au rang de prétexte.

Par le mode sensoriel, le monde des objets s'ouvre au domaine du plaisir. Alors que la rêverie des instruments prolongateurs du corps appartient davantage au champ du devoir, de la raison d'usage et du but que l'on peut atteindre, la rêverie des appareils interlocuteurs des sens, en s'axant plus sur la potentialité que sur la fonction, développe un discours du plaisir et du jeu. Aucun objet, même le plus précieux ou le plus sérieux, n'est à l'abri de devenir un gadget. Souvent, l'usage n'est que l'introduction à la faculté : l'objet séduit par ce qu'il permet, même s'il n'est jamais utilisé.

"J'avais une vieille envie d'un appareil photo. Quand j'ai eu l'argent, j'ai demandé des conseils et j'en ai acheté un. Et j'en suis content de mon appareil photo".

" - Il fonctionne ?

" - Je ne m'en sers jamais ! Jusqu'à présent , je ne m'en suis pas servi"

(Homme - 30 ans - Educateur).

Comme pour le geste, les objets viennent prendre le relai des sens ou des facultés physiques et psychiques : le marteau prolonge la main, l'appareil photo, l'oeil et la mémoire, et l'informatique le cerveau. Par là, s'aborde le troisième aspect de la corporéité technique, la projection anthropomorphique.

3.3. L'objet comme projection anthropomorphique

"Pour changer la cannette, on est obligé d'ouvrir une partie de la machine ; et puis, c'est en général de là que ça vient quand elle ne marche pas. Là, on voit une petite partie d'elle. Là, c'est son coeur, en haut, c'est sa tête, où passe le fil et les réglages, et puis elle a un ventre que j'ai jamais regardé ... Dans son ventre, c'est ses tripes, c'est le moteur".

(Femme - 27 ans - Infirmière).

Cette projection corporelle, clairement exprimée ici, est un des grands schémas d'intégration du champ technique. L'anthropomorphisme s'applique tout d'abord à la description de l'objet. La représentation de ses fonctions s'effectue sur le mode de l'analogie avec les parties du corps, les appareils respiratoire, digestif, les systèmes nerveux ou sanguin. Il y a là un premier état de comparaison auquel peu d'interviewés échappent, même si un éventail de nuances existe dans la marge de similitudes. Une superposition stricte des deux domaines peut laisser place à davantage d'allusion :

"L'intérieur d'un poste de Télé, ça me fait penser à un cerveau ."

(Homme - 62 ans - Retraité).

Mais le second état de projection anthropomorphique ne se contente pas du domaine physique ; il prête affections, sentiments et désirs aux objets :

"J'ai toujours l'impression que les appareils ont une âme et me font des mauvais coups. Je me sens à leur merci. J'ai toujours l'impression qu'il y a une hostilité dans les appareils ; ils ont un côté magique, merveilleux, mais on ne sait jamais quand ça va s'arrêter, quand ça va se mettre en panne. Je trouve ça toujours très menaçant. Même avec des appareils chers, on sait quand même qu'ils feront un sale coup à un moment ou à un autre ! (...)

"La solution intelligente serait de comprendre ce qui se passe, mais vraiment, je n'ai pas la patience.(...) Finalement, le seul appareil qui marche bien, c'est un petit mixer de rien du tout qui râpe les carottes, qui est laid comme tout, qui n'a aucune fantaisie : marche, arrêt, c'est tout ce qu'il peut faire. Et bien, il marche très bien. Je me sens totalement de plein-pied avec lui. Celui-là ne me fera jamais de mauvais coups, et en plus, comme il est laid, j'essaie même pas de le rendre propre ! Donc, nous vivons en bonne intelligence ."

(Femme - 29 ans - Enseignante).

La personnalisation se porte prioritairement sur des objets à forte implication affective, comme la voiture ou le téléviseur, mais peut aussi gagner d'autres terrains. Le troisième stade de l'anthropomorphisme, c'est la modification du comportement de l'utilisateur lui-même qui, non seulement prête des pensées et des secrets à l'objet, mais s'adresse à lui sur ce même terrain. Ici, se manifestent toutes les attitudes violentes, liées à la panne par exemple : coups en tous genres et interpellations verbales :

"Souvent, je descends voir ma voiture et puis on parle. Je l'insulte oui, bien sûr. Qu'est-ce que je dis ? à peu près les mêmes choses que je dis à ma femme ! (...)

"Mais ma bagnole, je la tape pas ; j'ai toujours peur qu'elle se rebiffe. Ma télé, je la tape. Enfin, l'ancienne, parce que la nouvelle, même quand elle est tombée en panne, j'ai pas été tenté de la frapper, elle coûte trop cher ."

(Homme - 31 ans - Ouvrier).

Sur un autre plan, et à partir de l'exemple des éléments techniques intervenant dans la pop-music, c'est l'ensemble de la technique qui peut être gagné par un projet de libération :

"... peut-être que le trop-plein de technologie se libère à travers cette énergie technologique. (...) On va se goinfrer de décibels, les musiciens vont libérer 20 ou 30 000 watts !"

(Homme - 35 ans - Informaticien).

La part symbolique prend alors le pas sur une stricte projection anthropomorphique, mais il s'agit sans doute davantage d'un glissement à une autre échelle que d'un véritable changement de nature.

Le bio-morphisme organise donc tout un ensemble de figures relationnelles aux objets et marque tout un pan de la perception du champ technique. Aucun domaine n'échappe à ces types de projection qui sollicitent le modèle humain en bonne santé comme en état de maladie. La métaphore psychocorporelle semble nécessaire sinon à la saisie logique, du moins à la reconnaissance comportementale.

4 - POSSEDER

La technique, extension du possible corporel ou remplacement total de tout acte, n'est jamais donnée d'emblée.

L'ensemble de son domaine est une mosaïque qui connaît des déphasages, des contradictions et des conflits, dans la conscience et les pratiques de chacun. La chronologie de la vie personnelle est aussi apprentissage de nuances technologiques, avec permanence de certains terrains, ouverture et fermeture de certaines formes, évolution constante de l'ensemble, même à des vitesses différenciées.

4.1. L'objet comme lieu de la propriété

La projection corporelle et anthropomorphique est donc l'un des grands axes imaginaires de l'intégration de la technique. Lié à lui, se révèle le second, l'appropriation, tant il est vrai que l'objet est d'abord le lieu de la propriété. Après la vision redoublée du moi sur le monde, du sujet qui agglomère par analogie, qui se décalque, vient l'annexion, l'extension du territoire, la représentation du moi par l'univers des objets. Ceux-ci font alors beaucoup plus que prolonger, ils témoignent de l'identité du sujet, privilégiant parfois totalement leur valeur symbolique sur leur usage.

Aucun interviewé n'échappe à cette dimension, même si celle-ci se module selon les cas. La notion de propriété est quasi liée au monde des objets, de la maison au bibelot, parce que l'objet est aussi la première échelle de l'expansion sur l'environnement. En ce sens, il n'apparaît jamais dans sa seule spécificité technologique, mais aussi comme enjeu, champ de pouvoir, ces deux ordres n'étant d'ailleurs pas totalement indépendants l'un de l'autre, et la technique pouvant devenir en tant que telle, l'objet du conflit. Nous ne reprenons pas ici les études déjà réalisées, notamment par Jean BAUDRILLARD, sur la valeur d'usage et la valeur d'échange, qui analysent plus précisément cet aspect du problème. Ce que nous pouvons ajouter, c'est le lien entre le prix, la capacité de symbolisation et le système technique de l'objet, trois termes qui ne sont isolables que pour l'analyse, mais s'imbriquant en fait étroitement dans les pratiques sociales.

En ce sens, la technique n'est pas un territoire séparable, neutre ou antérieur à sa "mise en société" ; elle n'est pas non plus un accessoire superflu, à la forme aléatoire. Elle peut intervenir au coeur même de l'enjeu, comme mode d'inscription dans l'espace de l'identité, dans l'espace de la communication et dans l'espace de circulation des objets.

Deux brèches ont été précieuses pour l'approche des pratiques d'appropriation : la nouvelle acquisition et la perte. La première a notamment permis de mettre à jour les seuils qui rythment l'introduction d'un objet dans le paysage familier, de l'instant où, parfois après de longs détours, sa venue est décidée, jusqu'au stade où son accoutumance le fonde dans l'habitude et le rend invisible. Ces seuils d'usage et de pénétration dans la logique de l'objet, et d'introduction de l'objet dans une logique de vie, sont souvent exprimés comme seuils de profanation. De l'objet intact, celui qu'on garde neuf dans son emballage d'origine, de peur de le souiller, jusqu'à la délégation de la profanation par les autres :

"Il y a des objets qu'on achète neufs et des objets qu'on achète d'occasion, mais j'aime bien les objets usés ... J'aime bien les objets qui sont marqués, marqués par l'usage. Il y a des gens qui aiment bien que leur modèle soit absolument impeccable comme au magasin. Moi, ça ne me gêne pas qu'il y ait des rayures, des choses comme ça ; par exemple, j'aime bien qu'on sente que les livres ont été lus ..."

(Homme - 29 ans - Professeur Maths)

Ce "marquage" des objets est processus d'individualisation : ce n'est plus le meuble anonyme au milieu de ses frères identiques, mais celui qui a reçu telle égratignure précise, celui sur lequel son propriétaire a inscrit son parafe.

"Chaque fois que j'ai une nouvelle voiture, je la repeins. Il y a trois ans, il y avait cinq ou six 204 sur le quai ; je ne savais jamais laquelle était la mienne dans le tas ; maintenant, je le sais ! Ça permet aux amis qui passent de savoir si on est là ou pas ."

(Homme - 29 ans - Professeur Maths)

Les rites d'introduction d'un objet sont multiples ; mais le moment le plus important est certainement le premier passage de l'objet au champ privé. Dans le cas d'un achat par exemple, le voyage du magasin au domicile et le déballage sont des seuils fortement marqués de l'appropriation.

"D'abord, je l'ai porté dans sa boîte, jusqu'à la voiture, dans les bras. Comme un nouveau-né. Après, on l'a installé dans le coffre, on a fermé le coffre, tout ça. On l'a monté là. On lui a ouvert. Je lui ai changé ses couches, enlevé ses papiers en plastique, tout ça. On arrêta pas de le toucher, il était beau. Après, il y a quelqu'un qui est venu, on lui a montré comme il était beau. Après, on l'a branché pour voir ce qu'il savait faire. C'était fantastique tout ce qu'il aspirait. Après, on lui a installé son petit carton, pour qu'il soit bien installé une fois qu'on s'en est servi. Et puis voilà, on l'a rangé dans un coin ."

(Homme - 24 ans - Discothécaire).

Ce parcours d'introduction d'un aspirateur, qu'un interviewé raconte non sans humour, est un rite plus important qu'il n'y paraît. Généralement anodin, il réclame une progression dans le déballage et la mise en fonction qui ne doit pas être troublée, sous peine de révéler plus nettement ce qu'il met en jeu :

"J'ai reçu ma commande. Alors là, j'étais très contente. Ça m'a fait un peu bizarre. C'était un gros poste à cassettes ; enfin, gros pour moi. Je l'ai sorti délicatement. J'ai commencé par lire la notice. Ça paraît bête ! (...) Et puis, je l'ai mis en marche tout de suite. Après, je me souviens qu'une collègue de travail est passée, au moment où j'étais en train de le défaire, peu de temps après avoir lu la notice exactement. Elle, elle avait déjà un transistor et une espèce de vieil électrophone et tout ça, elle me dit 'fais voir ce que tu as acheté'... et d'emblée, elle a pris le transistor, il était allumé, et elle a mis la puissance à fond ! Et tout de suite, ça m'a fait un peu crier, un peu hurler ;

"J'ai cru qu'il ne fallait pas le faire. Il me semblait que c'était un peu comme une voiture qu'il faut rôder. Moi, ça me serait pas venu à l'idée, d'emblée, de pousser le bouton de puissance à fond. Surtout qu'il n'y en avait pas besoin. Je sais pas pourquoi elle a voulu toucher le bouton. Je venais de le recevoir, j'avais pas envie de le retrouver en miettes !"

(Femme - 27 ans - Employée).

Au-delà de la détérioration éventuelle, se joue ici une profanation qui devient insupportable lorsqu'elle est occasionnée par un autre. Tout se passe comme s'il ne fallait aucune perturbation extérieure dans les étapes de l'appropriation totale de l'objet, que celle-ci débouche sur un usage intensif et habituel, ou sur l'oubli et l'abandon.

Dans ce cheminement où se renvoient en écho possession et identité, apparaît tout le domaine de la personnalisation des objets, qui se modèlent à une pratique, prennent l'habitude d'un usage, et qu'on prend le risque de voir "gauchis" en cas de prêt.

"L'entretenir, c'est l'utiliser toujours de la même manière, faire en sorte qu'il ne se fatigue pas ."

(Femme - 27 ans - Employée).

L'appropriation est donc aussi choix d'un comportement technique dont on peut redouter les déviations, ou les souhaiter, par exemple dans le cas d'un prêt à quelqu'un jugé plus compétent. Le passage d'un appareil par les mains de quelqu'un perçu comme tel, l'enrichira d'une nouvelle jeunesse en lui conférant une justesse de fonction. L'usage compétent est aussi jugé vivifiant et salutaire pour l'optimalisation du plaisir. L'objet garde la mémoire de la plénitude qu'il a dû connaître avec l'homme compétent, et son propriétaire en bénéficie à sa restitution.

4.2. Le puzzle quotidien

Le processus d'appropriation introduit une hiérarchie d'attachement aux objets dans laquelle le prix intervient comme déterminant :

"J'entretiens tous les objets mais plus particulièrement ceux que j'en ai bavé un peu pour les avoir ..."

(Femme - 27 ans - Employée).

"Plus on achète cher, plus on se dit 'avec l'argent que j'ai mis dedans, il faut que je l'utilise'; et on devient un petit peu esclave du truc, sans même s'en rendre compte. Tandis qu'un truc pas cher, même s'il ne me sert pas beaucoup ..."

(Homme - 62 ans - Retraité).

Cette rationalisation des choix par l'argent est extrêmement présente dans le discours, comme si, en fin de compte, il restait cette logique implacable à laquelle se plieraient les comportements. Mais personne n'est dupe, et cet assujettissement est totalement contournable. La logique financière n'est donc pas seule déterminante de l'appropriation, même si elle peut se faire passer pour l'explication rationnelle externe.

L'appropriation peut parfois s'inverser et le propriétaire devient alors l'objet de l'objet. Il lui reconnaît un pouvoir fort auquel il se soumet pour bénéficier de cette puissance. Il y a toujours échange dans le processus d'appropriation, et l'objet n'est que rarement totalement passif ; mais il arrive que le rapport bascule en sa faveur et qu'il soit investi du rôle moteur dans la qualité de l'identité de son propriétaire. Un exemple permet d'illustrer ce propos ; il s'agit d'un musicien, possédant actuellement une guitare, et faisant le projet d'acquisition d'un orgue :

"Ce serait mon idéal technologique. Pour moi, un orgue, c'est l'objet qui a le plus de valeur dans les objets qu'on te propose. C'est celui qui pourrait satisfaire le plus un désir qu'il y a en moi. (...) Et puis, ça a une certaine image, c'est un instrument d'église, c'est plus que de la musique (...) Ça fait sûrement plus d'effets qu'une guitare en bois. Tout de suite, ça donne une autre dimension (...) Vu que c'est un objet un peu idéalisé pour moi, le mode d'acquisition, il ne faut pas qu'il soit banal. Je ne veux pas faire un crédit pour acheter un orgue. Il n'aurait plus la même image. Ça ne pourrait pas être de l'argent que je gagnerais en peinant, tous les mois. Ce serait de l'argent comme ça ; la fortune qui me tomberait dessus. Et puis, j'irais acheter l'orgue. Ça correspondrait à un bouleversement dans ma vie quotidienne, un gros truc."

"Mais pas autrement. Il faut que tout soit en proportion (...)

"L'orgue, c'est un peu sacré, tu oses à peine toucher. Dès que tu

"le touches, ça remplit tout ce qui est autour. C'est une autre image

"le guitariste et l'organiste. C'est une autre dimension, c'est vrai,

"ça fait plus transcendant. C'est un instrument qui collerait bien à

"moi. La guitare me correspond, à ma façon d'être dans la vie. L'orgue,

"ce serait un super-Bruno !"

(Homme - 24 ans - Discothécaire)

A cet aspect profondément imaginaire de l'échange avec certains objets élus, peut s'opposer l'appropriation par l'habitude, par l'existence systématique de telle ou telle forme dans l'environnement familial.

"Depuis que je suis au monde, je vis avec la télé. Le fait d'en avoir

"une, c'est comme d'acheter un nouveau balai ou un nouveau truc, ça

"fait partie du décor en fait ."

(Homme - 24 ans - Assureur).

Ainsi la brèche "le remplacement" si elle peut correspondre à une étape importante dans la transformation du mode de vie, n'équivaut la plupart du temps qu'à une attitude semi-consciente visant à la perpétuation du cadre quotidien. Tout se passe comme si chaque case du puzzle s'usait à un rythme différent des autres, et nécessitait un renouvellement qui assure le suivi de la perception du motif d'ensemble. Mais ce remplacement n'est pas signifiant par lui-même ; il n'a pour fonction que de permettre la pérennité d'un décor qui fixe le territoire d'une identité. L'unité de propriété est alors davantage la globalité de cet espace que chaque objet pris isolément. Pourtant, il suffit parfois d'une panne bénigne de l'un des composants pour que tout le territoire s'ébranle et soit traversé par le doute. Lorsque ce dernier s'exprime, il peut susciter un rêve de réorganisation sociale qui englobe les manières d'être de la technique :

"Les progrès techniques, c'est l'illusion de gagner du temps. On perd

"d'un côté le temps gagné de l'autre. Et puis, je me dis toujours aussi,

"gagner du temps, pourquoi ? pour faire quoi ? Je pense que tous ces

"objets, je ne dis pas inutiles, mais plus ou moins utiles, dont on ne

"se sert pas tout le temps, ils finissent par ne pas être rentables,
"si on ne s'en sert pas énormément. Et puis d'autre part, le temps
"qu'ils dorment dans le placard, ils rendraient service au voisin.
"Par exemple, dans une montée comme celle où j'habite, on aurait deux
"aspirateurs, ça suffirait ... On pousse à la consommation. Chacun veut
"avoir son truc, sa machine à laver... Chacun veut avoir son truc parce
"qu'on l'a sur place, on l'a pour soi, ça te valorise un petit peu, et
"ça finit par être un truc indispensable. Et par le fait, ça isole un
"petit peu les gens, alors que ça pourrait être un moyen de rapport,
"de s'entendre, de vivre plus en serviabilité les uns avec les autres(...)
"Dans un certain sens, la technique ça rend service, je ne le nie pas,
"au contraire, et ça peut gagner du temps ; mais sur le plan de la
"dépense, de l'endettement et de tous les soucis que ça crée, et d'autre
"part, sur le plan de l'isolement, de l'individualisme, c'est toujours
"dangereux !"

(Homme - 62 ans - Retraité).

5 - COMPRENDRE

5.1. L'objet comme inconnu technique

Pour la plupart des personnes rencontrées, le fait d'être interviewées sur les pratiques de l'environnement technique, correspond à une certaine valorisation, liée à ce que présente le chapitre précédent : en abordant le décor familier, c'est le personnage central que l'on cible, et cette introspection, révélatrice d'originalité et de caractère, est particulièrement bien vécue et abonde en commentaires. Lorsque le questionnaire porte sur la description du fonctionnement des objets, mesure la connaissance de la technique utilisée, ou cherche des définitions et explications précises, un certain malaise vient teinté passagèrement l'entretien.

Au delà de la situation de frustration classique due à l'absence de réponse précise à une question, le domaine de la technologie introduit une gêne en tant que tel. Le fait de l'aborder de front réveille un constat souvent recouvert par les habitudes : on ne sait pas "comment ça marche". Et cette ignorance provoque un énervement rendant l'incompréhension mal vécue. Les interviewés ont souvent la sensation d'être piégés, non par le questionnaire, mais par leur mode de vie qui les rend tributaires d'un ensemble d'objets dont ils sont incapables d'expliquer le fonctionnement. On peut même noter une quasi proportionnalité entre la démesure de la parole sur les pratiques, et l'agacement que provoque l'incapacité à décortiquer le "comment" de l'objet. Il y a là une quasi revanche de l'appareil qui prend acte totalement en cas de panne.

Au moment de l'interview, cette situation débouche sur une soif de connaître illimitée, d'autant plus grande si la personne ne maîtrise aucun domaine technique. Mais, lucides, les interviewés savent que cet état de quête n'est que temporaire, et tous lui mettent fin en évoquant l'absence du temps qu'ils pourraient consacrer pour obtenir une bonne compréhension.

L'itinéraire de la parole explicative peut se résumer schématiquement en trois étapes :

- a) - la reconnaissance de l'ignorance. Confrontés à l'inconnu, la plupart des interviewés avouent rapidement leur méconnaissance, même si parfois, ils tentent quelques explications aventureuses :

"L'impédance, je crois que c'est une résistivité au niveau influx du courant par rapport à la capacité de reflux du courant. Enfin, j'emploie des mots qui n'ont peut-être rien à voir... Mais c'est la concordance entre l'arrivée, enfin l'influx du courant, et le reflux de ce courant, en tant que vibration, au niveau d'un aimant qui se magnétise, qui crée des vibrations... là, je serai en peine s'il fallait vraiment l'expliquer..."

(Homme - 35 ans - Employé de Banque -
Service Informatique)

- b) - la justification de l'ignorance. Le principal élément évoqué est donc l'incapacité de dégager du temps pour combler les lacunes. Plus simplement, certains avouent se suffire de l'usage de l'objet sans s'intéresser du tout à son fonctionnement interne.
- c) - la nuance de l'ignorance par un mot-masque. Pour ne pas rester au stade de la confrontation avec l'absence d'explication, le recours est souvent d'évoquer un mot générique, sensé apporter sinon une connaissance précise, du moins une ouverture sur une discipline explicative. "L'électricité", "l'onde", "les électrons", "l'électronique" ont un rôle privilégié dans ce processus de décalage du discours. On passe d'une parole familière inadaptée pour l'explication à une parole pseudo-scientifique ; et ce glissement d'échelle est en fait, la seule véritable position de la connaissance courante. L'appel à la discipline ou au mot-générique suffit à sécuriser le discours dans un cadre logique, même si l'on se sent incapable de remplir ce dernier.

Plus que jamais, la compréhension est alors synonyme de désignation. Pouvoir évoquer le champ sémantique d'une technologie, ou sa logique explicative, rassure, parce que le mot donne accès au monde du savoir. Le vocabulaire de l'usage est vain pour rendre compte du fonctionnement, il faut ouvrir la brèche au vocabulaire scientifique. Le mot-masque joue ce rôle pleinement, mais en même temps qu'il rassure par la délégation de la connaissance au champ du savoir, c'est-à-dire aux professionnels, il clôt la recherche derrière l'opacité de son mystère. En cela, la technique et le religieux se rejoignent : l'invocation prime la logique et le vulgaire reste coupé du sacré.

La conscience est aigüe du décalage entre les mots-clés qui ouvrent à l'explication précise et le vocabulaire technique d'une science en perpétuelle évolution. Personne n'est dupe de sa position : chacun sait que l'entité explicative qu'il évoque lui est largement inconnue, et, de plus, est sans doute en retard sur l'état d'avancée de la connaissance. Mais ce qui compte ici, c'est la permanence d'une figure imaginaire forte qui pose la science en instance séparée ; celle-ci offrant des portes quasi magiques qui donnent plus de tranquillité que d'explication ; car la délégation du pouvoir de connaissance est totale. Puisqu'il faut du temps pour savoir, autant laisser faire l'homme compétent qui a appris. Dans la vie quotidienne, l'appel incantatoire suffit.

La référence au monde religieux est ici plus que formelle. Il y a profond désir de lien avec la connaissance, et l'appel au savoir, même délégué à un intermédiaire patenté, rejoint le sens étymologique de la religion - religare - relier. Le scientifique ou le technicien, en ce sens, jouent le rôle d'un prêtre qui assure la liaison symbolique, et, de plus, peut être jugé à son efficacité concrète : le miracle est ici tangible.

L'interrogation sur les pannes a été extrêmement révélatrice des comportements par rapport à la compréhension technique. La panne permet de mettre à jour des seuils de découpage de l'environnement à la fois quant à la nature de chaque zone isolée et quant à une éventuelle intervention sur elle. Le premier seuil est, bien entendu, "l'intérieur" des appareils.

Dès qu'il y a démontage, même simplifié, le champ logique bascule, que l'on s'attribue ou non une capacité de réparation effective. Dans la plupart des cas, l'attitude peut se résumer ainsi :

"Dès que c'est à l'intérieur du boîtier, je ne touche à rien ."

(Homme - 30 ans - Employé).

Seul, le fusible des appareils électriques tient le rôle d'une zone-tampon où peuvent se rencontrer l'ignorant et le professionnel. Mais, même si la satisfaction de la réparation procure une jouissance technique du pouvoir sur l'objet, le remplacement d'un fusible n'ouvre pas la porte de "l'intérieur" de l'appareil, zone réservée, secrète, dont la panne révèle le caractère maléfique et capricieux.

La panne libère l'hostilité de l'objet. Lorsque la raison n'a pas de prise pour guider un comportement, toute une gamme de rituels magiques apparaissent, se modulant à divers niveaux. L'automobile est un champ extraordinaire de pratiques imaginaires que préside une logique de l'irrationnel. Ainsi, la tentation d'ouvrir le capot tout en sachant ne pas pouvoir agir quoiqu'il en soit, est souvent la plus forte. Le moteur est un intérieur qui se donne à voir. Mais l'imploration du regard ne suffit que rarement à la réparation. Deux logiques s'affrontent alors : la conscience rationnelle qui sait qu'il faut remplacer ou remettre en état la pièce cassée, et que, sans cela, l'état des choses ne subit aucune modification, et d'autre part, l'invocation plus ou moins claire de causes externes, qui, elles, agissent dans une autre chronologie, et dont le temps météorologique est l'emblème.

"Je regarde le lendemain si ça veut marcher !"

(Homme - 63 ans - Ancien Chef d'entreprise)

Il y a là prolongement de l'anthropomorphisme qui prête aux objets de la fatigue, des humeurs, des caprices, et qui, par conséquent, pousse les comportements vers un dialogue de personne à personne, même à sens unique. Les colères, insultes et coups sont pour certains, la seule attitude logique possible face à la panne.

Des deux logiques mentionnées ci-dessus, il ne faut pas primer la première comme étant plus pertinente que la seconde. Certes, elle correspond davantage à une évolution rationnelle du fonctionnement, mais la seconde, misant sur le caprice des forces occultes, peut être totalement, quoique aveuglément, efficace. Ainsi, même dans le domaine professionnel, nous avons pu observer le travail de réparateurs de machines électroniques de synchronisation. Un véritable dialogue s'instaure entre le technicien et la machine qui répond par son écran vidéo. Cette situation conforte l'identification de l'objet à une personne et ouvre la brèche à l'autre logique. Si bien que, quand les manoeuvres de réparation de l'ordre du rationnel pur ont été effectuées sans succès, commencent les rites magiques et aveugles de l'espoir. L'action n'est plus guidée par un modèle ou par un plan préconçu, mais par l'expérimentation, dont on attend surtout les conséquences inconnues mais souhaitées positives. Telle carte informatique, pourtant en état est remplacée par une autre identique ; telle procédure d'enregistrement sera précédée d'un rituel d'introduction, normalement inutile, etc... Ce qui distingue alors le technicien du profane, lorsqu'ils s'adonnent tous deux à cette logique du hasard, c'est que, une fois le résultat obtenu, le premier cherchera à pénétrer la raison logique et à faire rentrer dans la conscience rationnelle ce qu'avait guidé une démarche irrationnelle, alors que le second se satisfera pleinement de la bonne marche des choses sans souci général de compréhension.

5.2. Différences technologiques et hiérarchie

Ce premier seuil de pénétration dans l'objet est le plus facile à mettre à jour. L'intervention sur la technique passe obligatoirement par ce rempart imaginaire du démontage qui voit donc coexister deux logiques, contradictoires et complémentaires. A ce rapport général, s'ajoute la hiérarchie des systèmes techniques qui privilégie des champs d'action possibles et des zones interdites. Ainsi, le domaine mécanique passe-t-il pour plus proche que le domaine de l'électricité. On hésitera moins à tenter une intervention sur une panne visible, correspondant à un mouvement ou à un déplacement, que sur un objet dont les capacités se

testent avec un instrument de mesure. Dans ce dernier cas, la frontière professionnelle est totalement étanche.

Si l'ouïe apparaît comme le sens - témoin privilégié de la bonne marche des choses, la vue est l'auscultateur quasi unique de la panne. C'est elle qui fonde la hiérarchie des disciplines techniques : plus la logique de l'objet lui échappe, par la miniaturisation, l'intégration dans la matière, ou l'échelle de temps de l'action (réactions chimiques lentes par exemple), moins le domaine semble accessible, non seulement à l'intervention mais aussi à la compréhension.

La vue est donc le critère de description et d'organisation du champ technique ; mais on n'échappe pas à certains paradoxes. Dans l'inventaire d'un appareil photo par exemple, il sera fait mention détaillée de la mécanique, y compris dans ses liens avec un éventuel moteur électrique, mention plus allusive au rôle de la chimie dans les réactions de la pellicule, et tout l'ensemble optique pourra être passé sous silence. A l'étonnement de l'enquêteur face à cette omission, la première réaction est souvent l'exclamation : "Ce n'est pas de la technique !"; et même si cette attitude est assitôt nuancée, elle témoigne bien de certains caractères qui définissent le champ technique dans l'imaginaire, comme l'importance du mouvement, la transformation de la matière et son opacité. Le transparent n'est pas de ce monde-là.

Le cloisonnement des différentes technologies apparaît non seulement au niveau de la description, mais aussi lorsque l'intervention nécessite le franchissement d'un système technique à un autre. Par exemple, telle personne, ayant à découper une cloison d'isorel mou mais ne disposant pas d'une scie électrique, restait paralysée. La chaîne : couper - scier - électricité, était pour elle unique, et tout maillon manquant annulait l'opération. C'est un ami qui vient rompre ce handicap en introduisant une technique antérieure : le couteau. Dès lors, l'intervention a lieu, et le rapport à cette action change avec le système technique ; du bricolage lourd et poussiéreux, on passe à un mode d'action plus rapide, sans outil spécifique, et qui donne une dimension archaïque au geste.

Très souvent, nous avons observé la difficulté d'imagination quant au remplacement d'une technique par une autre, d'époques ou de nature différentes. Le système électrique notamment, a greffé une telle logique de sa nécessité, qu'il s'impose souvent comme le seul possible. Le raccordement à un réseau, et le peu d'intervention réalisable en cas de panne, confortent pourtant des opinions qui hiérarchisent les sources d'énergie :

"Avec le gaz, on se débrouille toujours !"

(Femme - 55 ans - Comptable).

Ce qui signifie en fait, qu'une bouteille de gaz est un objet individuel, et que des plaques de cuisson au gaz ne tombent pratiquement pas en panne.

Par rapport aux différentes énergies, la compréhension technique se fonde souvent sur l'usage principal de telle ou telle source. Ainsi, le fait qu'un réfrigérateur à gaz s'allume, peut induire une remarque du type : "les glaçons sont cuits !" Ou encore, dans le vocabulaire d'explication, la mesure de la quantité suit l'ordre systématique de l'accumulation ascendante : "le congélateur monte le froid à moins 40". Pour expliquer l'usage, le recours aux onomatopées et interjections est largement répandu, comme une ponctuation de la gestuelle technique. "Tac", "Hop", "Boum", etc... viennent relayer l'absence de termes précis pour désigner l'action.

En règle générale, le souvenir scolaire est inutilisable dans l'explication ; il peut même entraîner la plus grande confusion :

*"Le watt, c'est une unité de puissance ... de puissance énergétique.
"C'est le travail... c'est une unité de travail de toute façon... c'est
"le rapport ... c'est la puissance qu'il développe ... je n'en suis pas
"sûr. Je l'avais appris. C'est le travail que ferait un poids d'un joule
"qui serait tiré sur un mètre, un truc comme ça, il me semble ..."*

(Homme - 24 ans - Discothécaire).

Sans pouvoir analyser profondément ici les causes de cet état de fait, il nous faut signaler le caractère obscur et malfaisant de tout ce qui relève du "chimique". Souvent opposé au "naturel", mais sans davantage définir celui-ci, ce secteur amalgame dans son image des éléments d'action invisible donc difficilement contrôlables, la possible transformation de certains aspects matériels hors de tout changement mécanique, une intervention où le milieu liquide joue un grand rôle. Au carrefour de ces perceptions, le chimique incarne la menace de conséquences technologiques imprévues par un apprenti-sorcier.

Une forme subtile de l'anthropomorphisme apparaît au niveau de la compréhension technique, au sujet de la matière. Un objet dont les facultés ne passent pas par le champ sensoriel sera moins "matériel", moins concret. Tout le domaine de l'électronique dans la perception courante relève d'une nouvelle conception de la matière dans l'imaginaire, assez proche d'un schéma jusqu'alors réservé au spirituel :

"Cet orgue est électronique parce que les sons ne sont plus produits matériellement. Ce n'est plus une colonne d'air, un tuyau, qui est mis en vibration par une soufflerie. Mais les sons sont synthétisés électroniquement".

(Homme - 24 ans - Discothécaire).

Nous reviendrons sur cet aspect à propos de la modernité, mais ce qui se dégage clairement du présent chapitre, c'est le fait que le rapport à la technique n'est pas rapport de connaissance ou de compréhension de l'univers technique lui-même. Ce n'est jamais par sa structure technologique que l'objet entre en relation, hors du domaine professionnel. La fonction et le plaisir priment toujours la connaissance. Celle-ci peut même être rejetée, comme s'il ne fallait pas clarifier le merveilleux. Méconnaître apparaît alors bien comme une fonction anthropologique. Le rapport au monde exclut la stricte logique rationnelle pour accepter un jeu plus aveugle dans lequel la dynamique n'est pas à sens unique : que devient alors la compréhension de l'humain par l'objet ?

6 - DATER

Dans la somme des images recueillies par l'enquête, la question du temps apparaît comme primordiale. Les objets se définissent dans des origines datées, dans des contemporanéités différenciées et dans une inscription variable dans le champ du présent. La perception organise le monde dans une chronologie qui mêle l'évolution historique des faits, c'est-à-dire l'ordre des inventions et découvertes techniques, l'introduction progressive des objets dans le parcours individuel et la pondération imaginaire que la culture leur accorde, elle aussi de façon mouvante. Le terme "moderne" semble réunir les contours de cette problématique et c'est pourquoi nous l'avons placé au centre de cette interrogation spécifique : comment s'instaure la hiérarchie dans le temps ? qu'est-ce qui est vieux ? précurseur ? en prise sur le présent ?

La première série d'interviews apportait déjà un certain nombre d'éléments de réponse, mais n'était pas assez centrée sur ce thème pour permettre un approfondissement. Nous avons donc entrepris une seconde série de vingt interviews autour de la question du moderne et des points qui nécessitaient une information complémentaire : l'oeil, le bruit, le mouvement, le bricolage et la description des divers champs techniques d'un appareil.

Grâce à cette seconde série, nous avons obtenu une approche de l'environnement technique en termes d'échelles de temps : qu'est-ce qui fait qu'un objet apparaît comme moderne, qu'est-ce que ça apporte de croire qu'il y a de la modernité ? Assez rapidement, dans les réponses, le passage a lieu des objets aux différentes techniques et à leurs critères de vieillissement. L'analyse s'affine jusqu'à fractionner les parties d'un appareil, pour en préciser les nuances chronologiques. Tel domaine sera jugé anachronique par exemple, alors que tel autre sera porteur du futur technique.

6.1. Caractères de l'objet moderne

Pour le dictionnaire Robert, l'un des sens du mot moderne est :

"qui bénéficie des progrès récents de la technique, de la science".

Le fait même que ce mot soit extrêmement ouvert, a permis de saisir la complexité des images qu'il suscite, et de mettre à jour quelques critères fondamentaux de la modernité.

Le premier élément qui se dégage est incontestablement l'absence de mouvement. Lorsqu'un résultat tangible s'obtient sans que la vue n'ait pu contrôler l'opération en cours, la référence au modernisme est immédiate. D'une certaine manière, plus le résultat interpelle fortement les sens quand son parcours ne laissait rien prévoir, et plus on ressent de modernité. La chaîne haute fidélité en est l'exemple courant. Les concepteurs ne s'y trompent pas qui doublent les fonctions de diodes luminescentes qui répètent : voyez comme on entend bien. Car le mouvement rassure. Ce qui ne bouge pas développe toujours dans l'imaginaire une charge insécurisante.

La différence qualitative est très grande selon que la vue peut intervenir ou non. L'onde impalpable effraie et annonce le champ futur, celui du processus totalement invisible, même si l'inquiétude s'accompagne parfois d'une certaine séduction.

"Je demande aux appareils de remplir une fonction précise. Par exemple, une chaîne s'adresse à mon oreille. Elle ne doit pas stimuler ma vue. Elle doit être discrète. L'esthétique n'a pas d'importance. Un domaine où l'on n'a pas progressé, qui me paraît vieillot, c'est les fils électriques. C'est moche. Il faut les cacher. Ce serait un progrès si on supprimait les fils. Une belle lampe, qui est faite pour l'esthétique, ce serait mieux si elle n'avait pas de fil".

(Femme - 28 ans - Aide-soignante).

"Cette chaîne, elle est merveilleuse, parce qu'elle a beaucoup de possibilités et elle est très restreinte. C'est de la technologie avancée, à la limite, on ne la voit pas. La technologie, ce sera parfait le jour où on ne la verra plus".

(Homme - 40 ans - Maçon).

L'esthétique des objets intervient donc largement dans leur inscription dans le présent, soit comme révélateur de leur modernité (hi-tech par exemple), soit comme témoignage de leur origine passée. Par exemple, la machine à laver n'est jamais désignée comme "moderne", même si elle apparaît toujours comme un des éléments électro-ménagers les plus pratiques. Même équipée d'un micro-processeur et d'une programmation, elle fige son image dans le remplacement d'une besogne traditionnelle. Tous les additifs de pointe ne modifient pas cette perception fondamentale. On peut noter ici également, l'importance des stratégies publicitaires dans la conformité des représentations, où la Mère DENIS prend nettement le pas sur la puce qui permet la programmation.

Certains objets s'établissent donc comme incarnant une certaine tradition de la mécanisation de la vie quotidienne, parce qu'ils sont anciens dans l'environnement, ou parce qu'ils correspondent à un mode technique familier. Le mouvement visible ou le bruit témoin du mouvement enferme l'objet dans un état pré-moderne. Le moderne est silencieux et ne bouge pas.

Mais la conception de la modernité que nous approchons met à jour un autre critère : l'utilité est un archaïsme de la technique. Lorsqu'un objet ne peut s'imaginer que dans une logique pratique, ne peut apparaître que dans une légitimité de son usage, il s'épaissit par lui-même d'une charge passée. Jamais l'utilité n'est évoquée pour désigner la modernité des choses. Au contraire, elle renvoie comme à un état premier du rapport technique. Aujourd'hui, le moderne est invisible, silencieux, abstrait et facultatif.

Une autre clé de la contemporanéité des objets se trouve dans l'absence totale d'intervention en cas de défaillance. Un appareil est moderne quand on ne le bricole pas. Ici, se joue une articulation entre deux pôles de perception de l'environnement technique : la compréhension abstraite et le bricolage. Sans s'exclure l'un l'autre, ces deux termes encadrent l'axe qui régit la connaissance et autorise ou non les interventions. Si, pour l'imaginaire, le caractère moderne est associé à l'exclusion du bricolage, cela ne signifie pas que ce dernier ne se retrouve pas comme pratique, chez des personnes qui désirent précisément dépasser le respect immobile, et annexer tout domaine dans le champ de leur manipulation.

Ainsi, aucun genre n'échappe au bricolage, de la mécanique à l'informatique. Mais ce facteur d'appropriation ne portera pas toujours sur le même niveau. L'intégration de la fonction dans la matière que propose la micro-électronique détourne le bricolage de la réparation, et le reporte sur l'usage. Par bien des aspects, la pratique d'un ordinateur domestique appartient à ce registre ; ce sont les informations qui tiennent lieu de pièces au puzzle à la place des roues dentées du réveil. Le bricolage ne se confond pas avec le détournement ; l'objet ne change pas forcément de fonction, mais son mode d'approche se démultiplie en micro-tatonnements qui sont autant de seuils de connaissance. Aussi parcellisée que la compréhension abstraite, cette pénétration ne s'établit pas plus dans une hiérarchie qui organiserait le savoir en degrés. Le rapport à l'objet prime la conscience de l'étape de connaissance. Ceci est particulièrement net en ce qui concerne l'activité professionnelle et l'isolation que confère le statut entre le métier et le reste du monde. Chez le même individu, on peut observer ce cloisonnement entre une pratique professionnelle honnêtement maîtrisée et la difficulté à étendre celle-ci au champ privé. Le vieil adage qui veut que les cordonniers soient les plus mal chaussés, trouve ici de nouvelles actualisations. La science ne peut être limitée à la connaissance du fonctionnement, mais comporte dans son processus même, des inductions imaginaires.

6.2. L'objet comme ponctuation des modes de vie

En se posant la question du "moderne", on touche à une dimension capitale des pratiques imaginaires de l'environnement technique : la sédimentation et la ponctuation des rythmes de vie. Deux exemples ; l'acquisition globale d'un équipement électro-ménager domestique fait dire :

*"Ce changement, c'est gigantesque, je trouve. C'est comme si on
"était passé tout d'un coup du début du siècle à maintenant !"*

(Femme - 30 ans - Employée).

ou encore :

*"J'aime bien la musique, mais je suis d'une génération qui n'est pas
"née avec la musique. La radio n'existait pas. Je n'ai donc pas vécu
"mon enfance et ma jeunesse entouré de musique (...) Je n'ai pas le
"réflexe. Je n'ai jamais eu l'habitude d'appuyer sur un bouton pour
"écouter".*

(Homme - 62 ans - Retraité).

Ces deux exemples posent clairement le lien entre l'évolution technologique et ses inscriptions dans un parcours personnel. Et ce qui est vrai à l'échelle d'une perception globale du cadre technique d'une société, dans laquelle interviennent les notions de différenciation sociale, d'élitisme ou de vulgarisation, est également observable à une échelle chronologique individuelle ou familiale. Les objets, et à travers eux leur logique, ponctuent le cours de la vie, définissent des séquences précises, des zones de transition, s'associent à des modes de vie et offrent des points de repères temporels à la continuité.

Par l'occupation qu'ils entraînent ou qu'ils délivrent, certains appareils marquent des frontières chronologiques : avant et après la télévision, avant et après le lave-vaisselle, par exemple.

La conscience de certaines barrières est si nette que deux attitudes accompagnent souvent leur franchissement. La première envisage globalement la modification technique et ses conséquences sur le mode de vie. L'objet ne peut être isolé d'un espace de conformité dans lequel il s'intègre, et où il trouve sa place juste. Sorti de ce cadre, il serait quasi incongru, comme une avancée malvenue sur un terrain illégitime. Par exemple, les projets d'acquisition de l'électro-ménager liés à la cuisine, sont très souvent associés à un déménagement, on a un achat global d'une cuisine intégrée. Le projet est alors celui d'un modèle logique d'usage total, qui entraîne une chaîne d'achats et ne trouve sa justification que dans sa réalisation finale. Tout ceci est vrai au plan imaginaire, car, en fait, la mise en application peut s'arrêter en chemin à tout moment, faisant apparaître la seconde attitude l'installation dans la zone-frontière.

Par exemple, ce couple, constatant que l'achat des disques lui revient cher, décide d'acquérir un équipement basé sur les cassettes. Deux arguments : le prix de revient et l'usage possible dans la voiture. L'achat d'un radio-cassette a lieu et entraîne quatre conséquences : aucune nouvelle acquisition de disques ; pas d'enregistrement de cassettes, jugé trop compliqué ou nécessitant trop de patience ; écoute de la radio à la place des disques ; voiture toujours muette puisqu'elle ne comporte pas de lecteur de cassettes.

"C'est le prétexte. Chaque fois qu'on entend un bon disque, on se dit "qu'on va l'enregistrer, on va pas l'acheter. Et on ne l'enregistre "jamais ."

(Homme - 24 ans - Assureur).

Cet exemple est assez révélateur d'une modification dans le mode de vie, entraînée par la conséquence inattendue d'un nouveau système technique. De plus, le fait de s'arrêter en cours de réalisation établit un plan intermédiaire qui, de transitoire, devient habituel.

A partir de là, apparaissent de multiples déviations de pratiques, qui autorisent tous les détournements d'usage et notamment le sous-emploi.

Ces deux attitudes, intégration dans un projet d'aménagement global et installation dans une pratique intermédiaire, sont étroitement complémentaires. A partir d'elles, s'inscrivent les rythmes des pratiques quotidiennes, où imaginaire et technique dialoguent en harmonie ou en contradiction. Le temps et l'espace trouvent alors leur concrétude en s'offrant par ces brèches à la perception et à l'appropriation. Dans ses logiques différenciées, la technique ne se réduit pas à la marchandise, mais intervient en tant que telle dans les rapports au monde. Par ses formes et ses structures d'action, elle actualise en permanence l'innovation et le vieillissement.

Notre projet, qui se plaçait d'emblée dans une perspective typologique, ne permet pas, au terme de cette étape du travail, la constitution valide de types stables. Il faudra multiplier les interventions et les recueils d'informations, tant le domaine est vaste et nécessite rigueur et pondération. Mais les matériaux imaginaires résumés ici sont effectifs et participent pleinement aux figures - pivots de la représentation technique d'aujourd'hui. Il s'agit là d'une première marche dans l'organisation des images, qui dégrossit le terrain, sans parvenir au cap de l'unité psychologique, ni même de la stratification sociologique.

Les schémas que nous avons mis à jour, et qui combinent domaines techniques, images et pratiques, trament la vie quotidienne. A la fois classiques pour certains ou en état d'émergence pour d'autres ils renvoient à des figures de projection des modes de l'environnement technique aussi bien que du rapport technique à l'environnement.

Les objets se mourent dans ces configurations, oublient leur fonction originale pour se perdre dans des détournements sans limite, résumant les rapports au monde, entre la laborantine qui devient l'instrument de la fonctionnalité glacée et se met au service des appareils, et le maître brouillon pour qui toute chose est un esclave.

Les moyens et la fin se confondent dans l'inscription spatiale et temporelle que propose toute technique. Le lien cosmique transcende le projet, comme si la véritable finalité était de donner forme au rapport au monde, de mettre en scène l'imaginaire, Alors, coexistent des états désynchronisés, des logiques archaïques qui se réinvestissent dans des technologies de pointe, des noeuds de contradiction traversant le même objet, des juxtapositions d'époques et de cadres mentaux.

A la croisée de ces forces, naissent nos désirs et nos images, écartelés entre le vieux rêve prométhéen de l'architecture du monde, et la rêverie impassible de la contemplation.

"Avant, pour mon aquarium, il y avait toujours le problème des vacances. Maintenant, ça ne se posera plus, parce que j'achèterais un boîtier qu'on branche : ça nourrit les poissons tous les jours, ça allume la lumière le matin, ça l'éteint le soir, ça éteint la pompe qui aspire l'eau pour la filtrer pendant qu'on les nourrit, pour pas que la nourriture passe dans le filtre ... Avec ça, ça peut durer. Il faut seulement le vérifier tous les deux mois, regarder en gros. Autrement, il y a juste à brancher et puis, toute l'année, ça gère l'aquarium tout seul.

"Moi, je regarderai les poissons ..."

(Homme - 16 ans - Lycéen).

II - TURBULENCES DES TECHNIQUES ET SAGESSE DE L'USAGE

Le rapport ordinaire à la technique présente aujourd'hui trois volets ou trois caractéristiques essentielles :

- Premièrement, l'absence de culture technique ;
- Deuxièmement, une approche de la technique sans ferveur, ni phobie ;
- Troisièmement, la prégnance du symbolique.

I . IL N'Y A PAS DE CULTURE TECHNIQUE

Au terme d'une enquête sur la relation de l'homme contemporain à son environnement technique, un premier constat s'impose : l'inculture technique. On aurait pu croire la culture technique plus familière. Il n'en est rien. L'individu aujourd'hui vit dans un milieu dont la caractéristique essentielle est d'être encombré d'objets qui témoignent d'une sophistication extrême de la technique et d'un extraordinaire développement de la recherche scientifique, mais cet individu en règle générale méconnaît le mode de production de ces objets, leur histoire et même leur fonctionnement. L'immense majorité des téléspectateurs par exemple ne sait pas comment fonctionne un poste de télévision ; l'émission et la réception des images, le mécanisme interne des différents réglages demeurent un mystère. Les objets les plus récents, issus des télécommunications, de l'audio-visuel et de l'informatique, sont devenus des objets familiers, mais les concepts qui vont avec, ceux de commutation, de programmation, de digitalisation ou ceux plus généraux de réseaux, de système et d'organisation, ne sont guère réappropriés par la grande masse des utilisateurs. Le simple consommateur, sauf exception, ne sait pas à quelle réalité technique et sociale pareil langage peut renvoyer.

Le savoir technique est absent des pratiques banales de la technique. Peu de gens savent encore ce qu'est un robot et la place qu'il occupe dans l'univers domestique. La technologie échappe à ses utilisateurs. L'automobile, le plus ancien des objets familiers du monde moderne, est elle aussi un objet méconnu du point de vue technique. Rares sont les automobilistes qui savent, par exemple, que l'invention du moteur fonctionnant par auto-allumage du combustible injecté dans l'air comprimé, le fameux moteur Diesel qui se passe de l'allumage électrique - des bougies - nécessaire au moteur à essence, représente par rapport à ce dernier un bond en avant mécanique, un réel progrès technique, puisqu'il confère au moteur de l'automobile une plus grande cohérence interne et témoigne d'une utilisation à la fois plus fine et plus rationnelle des différentes forces, éléments et matériaux qui font qu'un moteur tourne.

Au regard du spécialiste, du mécanologue ou du technologue, l'usage ordinaire de la technique obéit à une logique de consommation passive qui peut se résumer en une phrase : "On appuie sur un bouton ; ça marche ou ça marche pas. Point final". Phrase qui ressort de toute enquête menée auprès des usagers non spécialistes des produits de la technique moderne.

Pour expliquer cette ignorance, cette indifférence apparente au savoir technique, deux arguments peuvent être avancés : le rythme et le sens du développement des techniques.

1.1. Le rythme de la technique

Il y aurait d'abord le rythme de l'invention technique. Les découvertes sont si nombreuses, le développement des techniques est si rapide, qu'il est devenu impossible pour l'homme du XXe siècle de connaître son milieu, les objets dont il est environné, qu'il habite ou dont il se sert. Tout autour de lui est en perpétuelle mutation. Les

objets vieillissent trop vite, avant même qu'il ait eu le temps de les connaître. Jadis une même invention marquait plusieurs générations . Aujourd'hui, c'est l'inverse, une multitude de découvertes s'épuisent en une seule génération. Le temps mis par les découvertes pour s'insérer dans la vie quotidienne se réduit progressivement : il a fallu quatre-vingts ans à la photographie pour passer de l'expérimentation en laboratoire à la consommation de masse, trente-cinq ans à la radio, douze ans à la télévision, cinq ans au transistor, rappelle le C.R.C.T. (1). Non seulement de plus en plus d'objets nouveaux font leur apparition sur le marché, mais il est rare à notre époque qu'un même objet ne subisse plusieurs transformations techniques en un laps de temps très court. Tourne-disque, télévision, automobile, appareils ménagers ou instruments du sportif , sans parler de l'avion ou des armes, rien ne résiste à l'innovation. Aucun usage n'échappe à la révolution technologique permanente qui caractérise la société moderne. L'évolution des techniques est trop rapide et si les spécialistes, chacun dans leur domaine, doivent eux-mêmes se recycler, on comprend que le simple consommateur ne puisse suivre le rythme, et reste loin derrière ou plutôt à côté, en spectateur fasciné ou curieux, mais dans tous les cas non averti.

1.2. La signification du progrès

Il y aurait ensuite le sens du progrès technique. Tout ingénieur le dit : il y a progrès technique quand une machine ou un moteur est modifié en vue d'une élimination des effets secondaires qui résultent de son fonctionnement et qui nuisent à ce dernier. Obtenir une plus grande cohérence à l'intérieur de l'objet technique en faisant des conséquences qui étaient sans intérêt des chaînons du fonctionnement,

(1) - Centre de Recherche sur la Culture Technique. Manifeste pour le développement de la culture technique. C.R.C.T., Paris 1981, p.31

en ne laissant rien en dehors du fonctionnement, en faisant entrer dans une dynamique circulaire le système des causes et effets, tel est le but de la recherche technologique et d'une manière plus générale, la signification du progrès technique. Un objet techniquement évolué est un objet qui n'est plus en lutte avec lui-même, c'est un objet éminemment synthétique, nous rappelle Gilbert SIMONDON(1). Il est dépouillé des paliatifs complexes et latéraux qui le protégeaient de son propre fonctionnement. Il n'y a plus opposition et concurrence entre les différentes fonctions qui le constituent, mais convergence et concomitance.

Mais, en se débarassant des effets secondaires et des assemblages complexes et fragiles, en devenant plus concis et plus pur, l'objet technique devient aussi plus mystérieux pour le non-spécialiste.

Dans la composition ou la définition d'un moteur par exemple, plusieurs fonctions entrent en jeu : l'alimentation, la combustion, le refroidissement, l'évacuation, etc. Dans la phase primitive du moteur, "artisanale" selon G. SIMONDON ou techniquement peu perfectionnée, à l'association de fonctions correspond un assemblage de pièces, une juxtaposition d'éléments bien différenciés les uns des autres. Schématiquement, il y a une pièce par fonction, ou encore, chaque pièce ou ensemble de pièces correspond à une fonction précise et une seule qui reste nettement repérable, bien visible dans l'ensemble moteur : chaque fonction est isolée, les pièces agissent chacune à leur tour. Et pour remédier à l'inévitable antagonisme entre les fonctions, viennent se surajouter d'autres éléments bien individualisés et extérieurs au fonctionnement essentiel.

(1) - SIMONDON (G.) Du mode d'existence des objets techniques
Aubier-Montaigne, Paris 1969, p.109

L'évolution technique du moteur va consister alors en une fusion progressive des fonctions qui les rendra par conséquent plus difficiles à repérer. Chaque pièce jouera plusieurs rôles à la fois ; toute pièce deviendra plurifonctionnelle. La distinction primitive entre causes et effets par laquelle les fonctions étaient appréhendées et reliées les unes aux autres va s'estomper au fur et à mesure que le moteur se perfectionne. L'évolution de la culasse de motocyclette est un exemple significatif (1). Il y a divergence fonctionnelle au départ entre la solidité de la culasse - qui forme la partie supérieure de la chambre d'explosion - et la possibilité de refroidissement de celle-ci. Dans un premier temps, la culasse est grosse et lourde pour résister à la pression des gaz, et elle est hérissée d'ailettes de refroidissement. Puis, progressivement, ces mêmes ailettes ont servi à nervurer la culasse. Elles n'étaient plus simplement juxtaposées à la culasse, greffées sur sa masse pour en évaluer la chaleur ; elles se sont mises aussi à jouer un rôle mécanique. Dès lors, la culasse a commencé à s'amincir. Tout en devenant plus solide, la culasse est devenue - et par la suite la totalité du cylindre - moins encombrante et plus facile à refroidir. Elle n'était plus un obstacle au refroidissement ni aux autres objectifs fonctionnels de la moto : la légèreté, l'économie de matériau et de place. Peu à peu donc, la convergence et la concomitance ont remplacé l'antagonisme et le compromis entre les différentes fonctions. Ailettes, culasse et cylindre initialement séparés, pensés isolément dans leur rôle, sont devenus par une espèce d'intégration réciproque un seul et même ensemble, une seule et même pièce assurant plusieurs fonctions : les ailettes sont devenues le corps rigide de la culasse et du cylindre capable de contenir la pression ; la culasse et le cylindre ont intégré dans leur volume la possibilité de se refroidir tout en contribuant aux diverses économies - poids, pièces, matériau, etc. - qui sont la raison d'être de la moto du point de vue technique.

(1) - Ibid. p.22 et sq et illustrations, planches 1 et 2

Cet exemple parmi d'autres montre qu'un objet technique qui se perfectionne devient techniquement plus simple, plus épuré, mais logiquement plus compliqué. Une machine qui devient plus fiable devient aussi une machine plus difficile à comprendre. Dans un appareillage affiné et rationalisé, il devient plus difficile de distinguer les différentes fonctions internes qui le définissent. Telle est la loi de l'évolution technique, tel est le paradoxe du développement technique d'un objet : s'il accroît sa cohérence technique, il perd de sa lisibilité ; son fonctionnement n'est plus immédiatement visible. Le progrès technique confère à tout objet une opacité grandissante. De par son mouvement propre, qui consiste à la fois en une simplification technique (qui se traduit par une épuration mécanique) et une complexification logique, le progrès technique rend plus difficile l'accès à l'intention technique inscrite dans l'objet et creuse le fossé qui sépare le simple consommateur du technicien consommé et de la culture technique.

L'inculture technique serait-elle ainsi la conséquence paradoxale, l'effet pervers, du rythme de la technique et du progrès ? Non, semble dire l'humble parole du non-spécialiste entouré des objets et des appareils qu'il affectionne.

2. UN USAGE DE LA TECHNIQUE SANS FERVEUR NI PHOBIE

Prolifération et perfectionnement ininterrompus des techniques, de tels arguments ne sauraient épuiser la réalité de l'indifférence au savoir technique. Prétendre qu'ils sont la source unique ou même principale de l'ignorance en matière technique, c'est tronquer l'analyse, car c'est se passer du point de vue du consommateur. C'est supposer un consommateur inerte, sans parole et sans intention ; c'est éliminer l'éventualité d'une démarche propre au consommateur, active et non plus seulement passive, positive et non plus seulement

négative, et inscrite dans cette distance même qui le sépare du savoir technique contenu dans les objets qu'il utilise.

La production effrénée de nouveaux objets et la métamorphose des anciens constituent sans doute de sérieux obstacles à l'extension du savoir technique hors des sphères des spécialistes, elles ne sont pas cependant les causes essentielles de l'absence de culture technique générale. Les raisons de l'inculture technique se trouvent non pas du côté de l'objet mais du côté de l'usage. En d'autres termes, la capacité de l'utilisateur à comprendre la technique de ses objets domestiques ou familiers n'est pas en cause. S'agirait-il d'une malveillance de l'utilisateur à l'égard de la technique ? L'inculture technique traduirait-elle un refus de l'innovation et de l'évolution techniques ? Pas le moins du monde. En effet, les récits recueillis sur l'usage ordinaire de la technique montrent que cet usage est sans passion ni répulsion (1). Si la culture technique ne passionne personne, si elle laisse indifférents les consommateurs, il n'y a pas non plus une hostilité déclarée ou latente envers la technique. Certes, l'usage ordinaire des objets déjà intégrés dans la vie courante et qui n'étonnent plus par leur nouveauté se caractérise par une sous-utilisation de leur possibilité, et souvent même par un détournement de leur fonction, mais jamais cet usage ne se départit d'une bonhomie confiante. Et devant les productions récentes et les dernières prouesses techniques, il y a ni enthousiasme, ni réticence, juste une curiosité qui passe rapidement. L'introduction dans l'univers domestique d'objets issus des technologies dites "de pointe" se fait sans emballement ni inquiétude. Magnétoscopes ou systèmes télématiques n'entraînent pas de révolution familiale, de

(1) - D'autres enquêtes le confirment. Par exemple :

- . BYDLOWSKI (M.), MALLEIN (Ph.), TOUSSAINT (Y.), Télérel 3 V, les adolescents et leur famille, rapport de recherche IREP-CEPS-ARTE 1984
- . LAULAN (A.M.) Le rapport homme-machine en milieu agricole, Colloque ESU : "L'imaginaire technique ordinaire", Grenoble, Janvier 1983

bouleversement catastrophique ou salvifique dans la communication, la solidarité ou l'échange entre parents, amis ou voisins. Les comportements, les rites et les codes changent en apparence seulement ; ils se donnent un nouveau vernis mais restent dans le fond remarquablement statiques. Les objets nouveaux semblent s'intégrer naturellement dans la famille et non se greffer artificiellement, comme si leur venue avait été prévue et leur place réservée et aménagée longtemps à l'avance dans le foyer.

L'appropriation ordinaire de la technique, des objets si nombreux à naître et si rapides à disparaître, des productions sans cesse renouvelées, des inventions si vite démodées, ne correspond ni à un triomphe, ni à un dénigrement de la technique. L'usage quotidien de la technique invalide les discours qui font du développement technique et du progrès soit un facteur de libération et de bonheur, soit, à l'inverse, la source de tous les malheurs du monde moderne et des aliénations quotidiennes. Les pratiques courantes des objets apparaissent à l'écart des représentations dominantes et bruyantes de la technique qui occupent le devant de toutes les scènes, politiques, idéologiques, journalistiques, etc. et dans lesquelles elle est brandie tour à tour comme un "miracle" et une "menace", non seulement pour le travail, la quantité et la qualité des emplois, mais pour la société dans son ensemble.

La consommation est neutre. Ni technophile, ni technophobe. Ni l'un, ni l'autre. Ni pour, ni contre la technique. Mais cette neutralité ne signifie pas le vide. Ce n'est pas parce qu'il n'y a ni culture, ni refus de la technique qu'il ne se passe rien. Ce n'est pas parce que la relation quotidienne à l'objet se fait dans l'indifférence pour la technologie dont il témoigne - fonctionnement, utilisation prévue, histoire des connaissances, représentations conflictuelles de la science - qu'elle signifie une désaffection pour l'objet. Ignorer la

technique, ce n'est pas mépriser l'objet, au contraire. L'indifférence aux objectifs techniques cache un intérêt subjectivisant pour l'objet. L'usage ordinaire se détourne des qualités techniques de l'objet pour mieux rêver face à lui. Il n'a que faire de l'objectivité fonctionnelle. Elle est une entrave à sa rêverie. L'indifférence à la technique, à sa logique et sa vérité, ne renvoie ni à une incapacité du consommateur, ni à un refus ou une méfiance de sa part. Elle est motivée par le goût de la rêverie. Elle est une volonté de non savoir. Au savoir objectif, le simple usager préfère la magie des choses. Il aime mieux être pensif devant l'objet que penseur de la technique, un peu comme ce rêveur cher à BACHELARD (1) devant le feu, qui contemple l'âtre et les flammes, tout entier dans sa méditation et se souciant fort peu de leur chimie et de leur physique.

La neutralité, interprétée à tort comme passivité ou apathie, est en fin de compte ignorance volontaire de la technique et bon accueil réservé aux objets. Elle est une porte ouverte à la rêverie. Elle implique un décalage, une latitude, un jeu, une liberté par rapport à la positivité de l'objet, propices à la "phantaisie", c'est à dire à l'imagination et à la rêverie. La neutralité de l'utilisateur ordinaire face à la technique, de l'homme qui chaque jour utilise bon nombre d'objets sans prêter d'attention plus que nécessaire à leur fonctionnement, est la condition d'un échange symbolique entre lui et son environnement artificiel, son décor technologique familier.

Le sacré et le merveilleux qui imprégnaient hommes et choses, faune et flore dans les sociétés traditionnelles avaient fait oublier aux premiers explorateurs et chroniqueurs, et même aux premiers ethnologues, que les sociétés dites primitives étaient elles aussi dotées d'une technologie efficace, fine et particulièrement bien appropriée aux terrains et lieux de leurs existences. Les "sauvages" avaient, eux aussi, une adaptation comportementale au monde de type rationnel.

(1) - BACHELARD (G.) La psychanalyse du feu, Ed. Gallimard 1949

Chez nous, il ne faudrait pas faire la même erreur, mais en sens inverse cette fois, en ne reconnaissant pas un niveau, un palier ou un mode de relation à l'altérité et au monde fondé sur le mythe et le magique grâce auxquels êtres et objets acquièrent la capacité de parler d'autre chose que d'eux-mêmes. Bref, il existe aussi dans nos sociétés, à côté ou en complément des dimensions rationnelles et productivistes de l'existence, un quotidien fantastique avec lequel il faut compter. BACHELARD le rappelait : "Les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique contemporaine. Le savant, lui-même, quand il quitte son métier, retourne aux valorisations primitives ... La rêverie reprend sans cesse les thèmes primitifs, travaille sans cesse comme une âme primitive, en dépit des succès de la pensée élaborée, contre l'instruction même des expériences scientifiques"(1).

3 - UNE REAPPROPRIATION SYMBOLIQUE DES OBJETS TECHNIQUES

Constater que dans la relation ordinaire aux objets le symbolique a la première part, ne contredit par l'ordre et la hiérarchie des préoccupations anthropologiques tels que G. DUMEZIL (2) ou A. LEROI-GOURHAN (3) par exemple les ont établis. La fonction symbolique ou magico-religieuse a toujours eu la priorité sur les fonctions guerrière et économique et par conséquent artisanale et technique. Chez l'homme, le Prêtre a toujours dominé le Technicien

(1) - *ibid.* p.13

(2) - DUMEZIL (G.) Jupiter-Mars-Quirinus. Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome. Gallimard, Paris 1941

ou encore, les trois volumes de Mythe et épopée, Gallimard, Paris, 1968, 1971, 1973

(3) - LEROI-GOURHAN (A.) Le geste et la parole. Technique et langage. Albin-Michel, Paris 1964, p. 242 et 249

comme l'attestent les représentations que de très nombreux peuples se faisaient de l'organisation humaine idéale (1). Le manipulateur de symboles a un pouvoir et un prestige que n'a pas le fabricant ou le constructeur. Qu'on le craigne ou qu'on ne puisse se passer de lui, le technicien reste néanmoins l'objet d'un mépris. L'univers des métiers et de l'outillage, des opérations concrètes sur la matière, a toujours été jugé inférieur aux mondes imaginaires des rites et des croyances. L'outil est le serviteur du symbole.

Les projections psychologiques sur les objets par lesquelles, par exemple, la voiture se sexualise, la moto remplace le cheval comme attribut de la mort, la fusée vient rappeler la transcendance, l'intérieur du navire renvoie à une hyper-demeure, la barque à une nacelle, etc. nous indiquent la voie à suivre pour tenter de comprendre l'absence de culture et de débat techniques dans l'usage quotidien des objets. Le rapport ordinaire aux objets est un rapport symbolique.

C'est, on le voit, une énumération "d'erreurs" (2). Des résidus archaïques d'une pensée magique et merveilleuse viennent troubler la certitude d'une existence logico-expérimentale de l'objet. La parole de celui qui est ou redevient simple usager de l'objet se heurte à la démonstration scientifique, se coupe du discours technicien. Mais ces erreurs - cette inculture technique - ne sont pas inutiles. Elles ne sont pas pure et simple perte d'énergie, de temps et d'espace. Ces adhésions sympathiques à l'objet que réprouve la raison technique, ces "séductions qui faussent les inductions"

-
- (1) - Le prêtre ne peut être confondu avec l'artisan ou le technicien créateur d'armes et d'outils de production. Il peut à la limite se rapprocher du savant ou du sage qui ont pour charge eux aussi de répondre aux questions essentielles et donc nobles de l'homme : Quelle est l'origine de la vie ? Qu'est-ce que la maladie, la mort ? Où va le monde ? Quelle est notre place dans l'univers ?
- (2) - Et toute notre enquête le rappelle. Un exemple précis est donné au chapitre "Comprendre", § 5-1

disait BACHELARD (1), ces convictions subjectives qui orientent l'usage et la consommation en général, il ne faut pas l'oublier, sont des expériences intimes. L'homme préfère partir à la rencontre de lui-même que de chercher à découvrir les qualités objectives de son environnement. Il se détourne de la vérité de l'objet pour mieux s'assurer du sens de sa propre existence. L'indifférence à la technique est la condition de la rêverie qui est à son tour la condition d'un ressaisissement de soi et du monde. Les objets quels qu'ils soient servent d'appui à un dialogue intérieur grâce auquel le monde cesse de basculer et la relation à soi-même et aux autres se rééquilibre.

L'usage ordinaire des objets opère une véritable annulation de leur réalité intrinsèque. Les récits sur cet usage nous font apparaître les objets doués d'une vie autonome et capables d'effets surprenants. Ils peuvent être inquiétants ou absurdes, manifester par moment une volonté et des désirs ou encore dégager une étrange beauté. Le rapport ordinaire aux objets est surréaliste. Il leur confère une âme. Mais cette surréalité, cette âme secrète des choses, nous expliquent les psychologues et en l'occurrence JUNG (2), n'est autre que l'inconscient. Ce dernier se manifeste, se projette, lorsque la connaissance consciente ou rationnelle atteint ses limites ou, et c'est ce qui importe ici, est volontairement limitée. L'inexplicable et le mystérieux se remplissent toujours des contenus de l'inconscient. Par conséquent, l'annulation de la réalité propre aux objets, l'ignorance et l'erreur, est nécessaire à l'expérience intime (3). L'inculture

(1) - BACHELARD (G.) op. cit. p.16

(2) - JUNG (C.G.) L'homme et ses symboles, Pont-Royal, Paris, 1964, p.254

(3) - "L'ignorance, ce n'est pas l'obscurantisme, l'irrationnel : c'est une forme active de résistance pour préserver les savoirs dont j'ai besoin pour maîtriser les situations dans lesquelles j'ai été placé". CALLON (M.) in "Pandore", cité par LAULAN (A.M.) op. cit.

technique ne crée pas un manque, un besoin ou une demande. Elle n'est pas non plus un vide. Elle est un "creux" aménagé par l'utilisateur ordinaire lui-même dans lequel il recueille ce qui lui importe le plus dans sa relation aux objets et aux techniques : des expressions de son être, de ses comportements vitaux, de ses impératifs bio-psychologiques, langage perdu ou oublié dans l'hypertrophie moderne de la technique.

En effet, que trouvons-nous au bout de l'analyse de la parole technique quotidienne après avoir suivi la voie indiquée par son symbolisme et avoir dépassé le niveau immédiat des projections ? Des termes génériques comme Parler, Se Prolonger, Posséder, Comprendre, Dater, Hiérarchiser, Projeter, Stimuler les sens, Ponctuer les modes de vie. Ils sont les condensés, ils forment la structure du rapport ordinaire à l'objet technique. Ils sous-tendent l'imaginaire technique ordinaire, ils le trament. Et ces termes, que nous avons appelés "axes" ou "pivots" du rapport quotidien à l'objet technique, ont les caractéristiques du "schème". La parole du simple usager de la technique nous ramène à des schèmes, ou pour le moins à ce qui s'en approche. Le schème en effet est un mouvement, un élan, une dynamique et non une forme. Il est représenté par la forme, il est signifié et développé en images. Il est une forme de mouvement et non la représentation d'une forme. Gilbert DURAND définit le schème ainsi : "Le schème est une généralisation dynamique et affective de l'image, il constitue la factivité et la non-substantivité générale de l'imaginaire. Le schème s'apparente à ce que Piaget, après Silberer, nomme le "symbole fonctionnel" et à ce que Bachelard appelle "symbole moteur". Il fait la jonction, non plus comme le voulait Kant, entre l'image et le concept, mais entre les gestes inconscients de la sensorimotricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination" (1).

(1) - DURAND (G.) Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, 1969, p.61

Dans l'usage ordinaire, les objets deviennent les figures significatives d'un verbe anthropologique, verbe en tant que geste ou action. Ils sont les expressions symboliques de ce que l'on peut appeler schème. Il n'y a pas un objet par schème et réciproquement. Mais, un même schème peut se répercuter sur plusieurs objets à la fois, et inversement, un même objet peut exprimer dans l'imaginaire technique ordinaire plusieurs schèmes. Il y a ainsi un incessant réinvestissement affectif, une réaffectation subjective et une reclassification non discutée des objets qui s'accumulent, qui remplacent ou s'ajoutent aux anciens, en fonction de ces schèmes et au détriment de la raison technique. En d'autres termes, la "parole" silencieuse et confuse sur la technique, à l'inverse des "discours" tonitruants et trop clairs, nous indique qu'il faut relativiser sinon se défaire de la vision des masses dominées par les logiques techniques des objets qu'elles utilisent. La neutralité de l'usage vis à vis de la technique est aussi une neutralisation de l'impact ou de l'influence de celle-ci sur les comportements ou les pensées. C'est également à l'idée d'une neutralisation silencieuse ou larvée et de caractère fondamental, qu'aboutissent les travaux d'un zoologiste comme Desmond MORRIS : "Le développement culturel nous a permis d'avancer de façon de plus en plus impressionnante dans le domaine de la technologie, mais partout où ces progrès entrent en conflit avec nos caractères biologiques fondamentaux, ils se heurtent à une vive résistance... Nos civilisations ne pourront prospérer que si elles ne heurtent pas nos exigences animales fondamentales ni ne tentent de les supprimer" (1).

La présence du Mythe dans le rapport ordinaire à la technique n'est ni un retard, ni un refuge. Un signal sans doute, mais surtout un espace imaginaire de transition à partir duquel la production scientifique et technique est appropriée ou apprivoisée, dans tous les cas

(1) - MORRIS (D.) Le singe nu, Grasset, Paris 1968, pp.40-41

adaptée à la vie quotidienne, de façon à reprendre, ou mieux, se conjuguer avec des exigences anthropologiques par trop méprisées par le développement autonome des sciences et des techniques.

L'usage des objets produits de la technologie moderne, détermine un espace et une culture intermédiaire entre le mode de vie induit par la civilisation prométhéenne et celui qu'attend la contre-culture dyonisiaque. D'un côté, dans la ligne d'une société matérialiste, on continue à croire au bonheur par l'innovation technique ; de l'autre, devant les catastrophes écologiques et les malheurs éthiques que ce progrès engendre, on s'est mis à la recherche de refuges idylliques.

Entre ces deux univers pensés pour des lendemains, entre ces deux discours qui font tapage, existe cependant tout l'immense mais inaperçu domaine des pratiques courantes des objets qui se font en silence. Et ces pratiques renvoient dos à dos ceux qui pensent la technique en terme d'impérialisme. L'ordinaire de la technique, avec ses délires, ses imaginaires, ses diversions et ses folies inventives, nous montre que, d'une part, il n'y a pas consommation passive comme l'imaginent trop facilement les experts et les technocrates, d'autre part, pour le plus grand désarroi des militants en révolte, qu'il n'y a ni refus ni réaction ou ruse devant les produits de la technique, même pas suradaptation pathologique qui ferait ainsi des consommateurs des incurables ou des irrécupérables pour le changement ou la révolution. Non, il y a dans les pratiques quelconques de la technique, un dynamisme et une santé que l'approche de la consommation en terme de mépris, de quelque côté qu'il vienne, occulte.

Le rapport ordinaire à la technique est une réfutation de l'idéologie techniciste qui oriente bien des réflexions, et selon laquelle la technique transcende le social pour le meilleur et pour le pire. Il attire notre attention sur quatre de ses versions :

- Premièrement, le déterminisme technologique simpliste. Il consiste à transposer les caractéristiques des innovations techniques, réelles ou non, en termes de changement social. De nouveaux équipements entraineraient de nouveaux modes de vies, un nouvel urbanisme ou une nouvelle architecture engendreraient une vie nouvelle, un habiter nouveau. Dans cette perspective, il n'y a qu'un type d'interrogation ; celui de "l'impact des innovations technologiques sur la vie sociale". Fausse question qui induit une réponse, qui présuppose une relation linéaire de causalité, un lien mécanique et univoque entre technique et social que dément l'étude de l'usage quotidien de la technique. Toujours dans cette optique, à la toute puissance de la technique ne peut correspondre qu'une passivité des modes de vies, sans logique propre de changement, de rupture ou de continuité, et sans influence en retour sur le développement des techniques. Le sociologue ou l'historien des techniques est ainsi amené à ne recueillir que "les effets" de la technique sur le corps social. C'est là une abstraction, nous rappelle l'univers de la consommation.

- Deuxièmement, le sophisme des moyens et des fins. Dans cette version de l'idéologie techniciste, la technique n'est plus seulement pensée comme moyen, mais elle acquiert le pouvoir d'imposer à la société une finalité. La société entière est réduite et identifiée à une technologie, la fonction d'un outil devient finalité sociale (1). Ainsi, quand on parle de "société de communication" ou "d'information", ou encore de "société médiatique" parce que les techniques de communication et les médias se développent de manière spectaculaire, l'on suppose que la communication humaine, le dialogue, la rencontre avec l'autre et la découverte du monde par tous suivent ou même précèdent l'innovation technologique en s'affirmant comme revendication légitime, besoin ou demande sociale. Mais spectaculaire veut simplement dire visible et bruyant, et non pas prioritaire, dominant ou déterminant.

(1) - Nous rejoignons sur ce point à MISSIKA (J.L.) et WOLTON (D.)
La folle du logis. La télévision dans les sociétés démocratiques
 Gallimard, Paris 1983, pp.148-151

et WOLTON (D.) Vers la société médiatique, in "Le Monde" du 8.10.84

D'une part, une société ne se définit pas uniquement par sa "morphologie", son aspect de surface (1) ; d'autre part, comme le montre l'imaginaire technique ordinaire, la communication fonctionnelle n'est pas la communication existentielle. L'amélioration de l'une n'entraîne pas forcément l'amélioration de l'autre. Communication fonctionnelle et communication existentielle ou symbolique sont certes l'une et l'autre irréductibles, elles ne sont pas moins autonomes, obéissant à des logiques différentes et parfois même opposées.

- Troisièmement, le "déplacement vers la technique" de problèmes qui ont leur origine et par conséquent leur solution véritable sur d'autres registres que celui de la technique, sur ceux par exemple du politique, de l'économique ou du religieux. Dans cette optique, la technique acquiert la faculté de tout résoudre, même les problèmes issus du bris des solidarités communautaires et des traditions, de l'imposition de l'ordre économique, du désordre écologique et de l'indigence spirituelle, de l'affaiblissement de la démocratie par le développement des religions politiques et des utopies. Mieux communiquer, mieux travailler, mieux s'exprimer, mieux enseigner, ne seraient qu'une question de moyens techniques. Ce déplacement tient lieu ici d'une idéologie au sens marxiste du terme, c'est à dire d'un masque. Il engendre l'illusion d'un dépassement par la technique de problèmes qui sont sans doute inhérents à l'établissement même de la civilisation occidentale moderne.

- Quatrièmement, la confusion entre progrès et satisfaction anthropologique. Sur ce versant de l'idéologie techniciste, le bonheur humain devient proportionnel à l'innovation et aux perfectionnements des techniques. Il faudrait croire alors que les nouveaux instruments de musique, par exemple, issus de l'électronique, rendent les musiciens de notre époque plus satisfaits de leur musique que les musiciens

(1) - DURKHEIM, GURVITCH et LEVI-STRAUSS, entre autres, nous l'ont enseigné.

du passé, ou que les conducteurs sont plus heureux de conduire aujourd'hui dans leurs voitures modernes qu'hier dans leurs modèles de musée. Or rien n'est moins vrai. Le bonheur du créateur ou du consommateur n'obéit pas à la logique du progrès mais à celle du désir. Et dans cette logique l'objet importe peu. Il n'est que le support d'une expérience intérieure et profonde. Le désir est sans fin, il désigne autre chose que l'objet qu'il convoite. Il est le chemin de l'homme vers lui-même. Il est le langage de l'homme et non celui de l'objet. Le bonheur de l'homme dépend de sa rencontre avec lui-même, et dans cet échange ou ce dialogue intime, l'objet n'est qu'un intermédiaire sans influence. Si les techniques évoluent, l'homme lui ne change pas et sa première exigence, nous rappellent l'ethnologie et la psychanalyse, a toujours été de se comprendre lui-même. En ce domaine, l'homme moderne n'est pas mieux disposé ni mieux pourvu que l'homme d'hier. La satisfaction anthropologique appartient au registre du symbolique qui a ses impératifs, sa propre logique et ses propres objectifs ; le progrès ne concerne que le décor de la demeure humaine, il n'en transforme que la surface.

EPILOGUE

Ce texte (cette fable) ne prend pas la suite des pages de mes amis qui se suffisent à elles-mêmes puisqu'elles sont nées d'une analyse et d'une mise au clair de leurs enquêtes. Il ne vient donc pas confirmer ou nuancer leurs remarques d'ordre théorique. Il opère plutôt un déplacement aux frontières de la recherche sociologique et comme ces frontières sont bien imprécises, il n'est pas sûr qu'il se situe absolument en-dehors de cette recherche. Et même si tel était le cas, il présenterait encore quelque intérêt - ne fût-ce que par le raidissement, le resaisissement qu'il susciterait chez le sociologue. Mais nous savons bien maintenant que la réalité sociale dépasse le pur savoir de la sociologie, que cette dernière n'a pas à se démettre des qualités scientifiques dont elle doit faire la preuve mais qu'elle ne peut pas demeurer ignorante ou méfiante à l'égard d'approches plus latérales, plus tourbillonnantes et moins sûres.

Oserons-nous prétendre que nous avons tenté d'élaborer un "récit sociologique" puisque nous avons cherché à mettre en place, dans une certaine temporalité, des éléments, des expériences épurées, décantées et qui ainsi font sens d'une certaine manière. L'introduction d'une nouvelle forme d'énergie (en l'occurrence de l'électricité) aura suscité des remaniements dans notre perception de l'habitat, de l'espace, de nos rythmes temporels, cela nous le savions et a été dit mille fois. Mais j'ai voulu surtout traverser en la compagnie de l'électricité près d'un demi siècle de l'histoire de France : les phénomènes électriques élémentaires comme instruments d'une pédagogie raisonnée à l'école primaire, les foules de l'avant-guerre tout à coup électrisées sur les boulevards qu'elles arpentent, la longue nuit de l'occupation malgré les feux et les bombardements, la disparition de "la chambre du fond", "du rebord de la cuisine" au profit du frigidaire... Nous avons cru que

ces scènes parce qu'elles étaient évoquées dans la brièveté, pouvaient par leurs alliances, leurs séquences conjuguées constituer l'une des histoires possibles d'une technique qui n'était pas encore triomphante et qui ébranlait les sensibilités parce qu'elle surgissait tout autant dans le merveilleux que dans l'utile ou le rationnel.

L'ELECTRICITE DE LA FRANCE

On comprendra que ce titre est trompeur et qu'il eut mieux valu "évoquer l'électricité à travers l'histoire d'un petit Français des années 30 à 50". J'ai pris le parti dans ce long récitatif de la France de parler d'elle à travers ce que j'ai pu en vivre moi-même de ma propre expérience. Sur ce point comme sur bien d'autres, un projet plus ambitieux eut été possible. A la manière d'Yves Stourdzé, on se fut demandé comment l'électricité s'est répandue en France et surtout quels obstacles d'ordre psycho-sociologiques elle a rencontrés. En effet les résistances nous renvoient à la culture d'un pays qui n'accepte d'une technique que ce qu'elle veut bien en recevoir. Ainsi les Français ne se résoudreont que fort tard à l'électrification du ferroviaire, non point à la suite de calculs rationnels plus ou moins bien fondés mais parce que leur imaginaire collectif associe le ferroviaire à la lourdeur, à la solidité et que l'électricité mobile, volatile ne satisfait pas cette fascination du lourd. En outre les Allemands se sont eux, engagés dans la voie de l'électrification et ce choix suffit curieusement à éveiller notre méfiance. Il me faut donc préciser les lieux et la découpe temporelle de mon expérience. La mémoire me permet de remonter jusqu'aux années 34-36. Ce n'est plus l'émerveillement en présence de la Fée-électricité, une volonté prométhéenne qui s'assure d'une victoire essentielle à ses yeux, l'étonnement que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les ténèbres reculent et que l'on entre dans l'ère des lumières. Ceci dit, il faut ajouter que l'électricité n'est pas encore un acquis, qu'on la dépense parcimonieusement, que les villes, la nuit tombée ou l'hiver advenu, comportent plus d'ombres que de lumières. Quant aux lieux, ce sont la campagne du Lot-et-Garonne qui, évidemment, n'a pas encore été industrialisée, qui n'a pas tellement changé depuis 1919, puis, à partir de la guerre, l'alternance de ce même Lot-et-Garonne et de la ville de Nice.

Dans nos campagnes, ce qui nous frappait et qui étonnait également les adultes, c'était la quasi instantanéité de la lumière électrique. Tout, les récoltes, l'éducation, la vieillesse, la mort (mourir subitement, sans

avoir préparé sa mort, c'était mourir foudroyé), sortir de l'enfance, se marier après s'être fiancé, allumer un feu, sécher le tabac, ramasser les tomates, demandait du temps - sauf ce nouveau mode d'éclairage. En outre celui-ci manifestait une constance remarquable, malgré les différences de tension. Cette égalité d'humeur, elle aussi, nous étonnait : le feu bondissait en haut de la cheminée puis il s'affaissait, les mèches d'une lampe à pétrole grésillaient, s'obscurcissaient ou répandaient une âcre fumée. Le blé, les arbres fruitiers, les hommes connaissaient également des hauts et des bas, des moments d'exaltation et des instants de colère. La lumière électrique ne boudait point et elle donnait sans défaillir ce qu'elle promettait. En fait ce tableau paraît trop beau pour être vrai car il fallait compter, comme je l'ai dit, avec les différences de tension et avec les plombs : s'emparer d'une bougie, trouver le plomb convenable, ce qui était en général l'affaire des hommes et en outre nous devions attendre que le poste "chauffe" avant qu'il ne fonctionne. Par là même, en ces circonstances, l'électricité s'humanisait. Elle ne faisait plus partie du grand délire prométhéen aux termes duquel nous mettrions le grappin sur la terre entière et nous subjuguions les océans et les montagnes ; elle réintérait le monde familier et obscur des tâches modestes. Il en fut de même quand le fer électrique fit concurrence au fer en fonte : là encore il fallait tenir compte des différentes tensions et la ménagère l'approchait de sa joue pour savoir s'il avait atteint la température convenable, comme elle l'avait fait autrefois pour d'autres fers que l'on chauffait au feu et qui de surcroît étaient bien plus lourds.

Je vois dans les interdictions et les querelles de préséance d'autres moyens d'apprivoiser un phénomène qui était encore nouveau. On nous recommandait de ne pas approcher nos mains des prises, de ne pas avoir, en pareil cas, les mains mouillées. Nous n'avions pas le droit d'ouvrir la T.S.F. et de changer de station comme si cette manipulation risquait d'endommager, en un périlleux voyage, l'appareil. Dans toutes ces recommandations, nulle horreur véritable. Nous avions plutôt le sentiment que l'on nous faisait peur, comme les adultes s'employaient à le faire en de multiples occasions et nous nous sentions par là même rassurés (en même temps qu'un

peu humiliés) d'être traités comme des enfants. On nous interdisait tant d'autres choses et en revanche, on nous laissait côtoyer des périls dont ces mêmes adultes ignoraient l'existence. Et pourtant je m'aperçois que ma mémoire me trahit puisque par exemple nous avons été choqués par un accident surprenant. Un de nos voisins s'était électrocuté tandis qu'il arrosait un verger. Il avait suffi que le jet de son tuyau d'arrosage rencontre d'assez loin (une dizaine de mètres) un fil électrique pour qu'il meure. Cela nous semblait extravagant et surtout injuste. L'action d'arroser nous paraissait la plus pacifique qui soit : abreuver des plantes quand elles ont soif, rendre la terre plus moelleuse, voilà qui ne méritait pas une telle sanction. Ce qui nous effrayait en général, se passait ailleurs, dans un espace quasi-imaginaire. Je songe par exemple à la chaise électrique dont nous avons vu la reproduction à la couverture d'un journal. On asseyait donc le condamné à mort dans un fauteuil, ce qui constitue ordinairement un geste amical de prévenance et il mourrait électrocuté, il épousait aussitôt la raideur d'un cadavre. On commençait à parler de l'électrochoc, de cette manière curieuse de tempérer la folie par des secousses subites et les fous eux-mêmes se disaient traversés par des courants tout de même qu'ils entendaient des voix au téléphone. Toutes ces extravagances nous paraissaient incroyables et nous nous rassurions en pensant que nous n'avions pas de téléphone et que nous réservions l'électricité à des usages bien limités et précis.

La distribution, l'extension du réseau électrique s'intégrait à des luttes intestines de notre petite patrie. Notre hameau lui-même en avait d'abord été le bénéficiaire mais quels seraient ensuite les privilégiés. On supposait des manoeuvres clandestines qui d'ailleurs existaient peut-être : en l'occurrence la confrontation des modérés, des gens de droite et d'église et d'autre part les radicaux-socialistes qui lisaient "La dépêche du Midi" et qui se targuaient de manger de la viande le vendredi. Par bonheur les travaux des champs exigeaient beaucoup de labeur et il existait d'autres sujets de discorde comme le tracé et l'entretien des chemins : cette lutte occupait davantage les esprits. Quand l'électricité se diffusait, l'installation du poteau électrique faisait problème. Il arrivait un peu trop souvent

qu'il soit malencontreusement posé devant la maison et qu'il bouche la vue. Alors l'on soupçonnait l'état, son incompetence ou encore la malice d'un voisin qui n'y était sans doute pour rien. Une sorte d'affaire qui était du même acabit que les murs mitoyens et qui, sous sa forme querelleuse, entretenait vivement les relations de voisinage ou celles de village à village.

Quand je reviens à l'ordinaire de ma vie enfantine, je m'aperçois que j'admettais sans trop de difficulté l'existence de l'électricité : elle devait se répandre comme l'eau par des sortes de canalisations et les interrupteurs nous permettaient d'ouvrir ou de fermer des sortes de vannes. En revanche je considérais des oiseaux qui se balançaient au large de l'azur, sans risque, sur des fils électriques tandis que l'on m'avait recommandé de m'écarter de ces mêmes fils. Ou bien les adultes m'avaient menti, mais on ne manquait pas d'expériences qui témoignaient que l'on pouvait s'électrocuter, ou bien il se produisait des miracles : l'oiseau sur des fils à haute tension tout comme Jésus se promenait sur l'eau sans couler. Je me rendis à une explication plus poétique. Il s'établissait une connivence, un pacte de non-agression entre les fils à haute tension et les oiseaux parce que ces deux races appartenaient au monde du ciel et qu'ils avaient ramifié à partir d'un même tronc céleste. Si j'avais été plus pur, si je m'étais allégé d'une vaine matérialité et j'aurais volé et j'aurais entendu le langage des oiseaux et j'aurais pu toucher, sans dommage, les fils à haute tension. Saint-François d'Assise, s'il avait été mon camarade d'enfance, aurait bénéficié de tous ces merveilleux pouvoirs. A l'évidence l'esprit franciscain s'était perdu, aucun d'entre nous n'était en droit de le revendiquer et il fallait, par prudence, nous abstenir de ces mises à l'épreuve de l'état de notre condition. Que l'on ne croie pas pour autant que nous classions tout à fait l'électricité dans le règne du volatil et du céleste. Certes elle nous apparaissait comme relevant du domaine de l'invisible, du fluide, de l'insaisissable. Nous ne pourrions jamais en remplir nos poches, nos bidons. Elle était une servante silencieuse alors que nos bêtes ahannaient pour tracer un

labour, elle exerçait le travail d'un colosse formidable alors que nous n'avions jamais pu mesurer ses muscles. Les agents d'entretien grimpaient sur les poteaux comme des acrobates. Oui mais précisément elle nécessitait l'installation de ces fameux poteaux d'abord en bois puis en ciment et elle s'immergeait à nouveau dans la matérialité.

Au fond, l'électricité n'aurait pas été grand chose sans notre école primaire. Grâce à elle nous naviguions entre le merveilleux, l'énigmatique et le familier sans qu'il y eut d'incompatibilité entre ces trois attitudes. L'instituteur, un homme de raison et de progrès, avait cherché à nous expliquer en termes simples le phénomène de l'électricité. Il frottait un tissu (était-ce un morceau de laine ou de la peau de chat ?) et il nous montrait qu'à la suite de cet échauffement, le tissu se révélait capable de soulever un menu objet comme un bout de papier : avec des intermittences d'attraction et de répulsion selon les conditions de ce que je n'ose pas nommer pompeusement l'expérience. En fait nous étions encore plus dubitatifs quand on l'avait réalisée devant nous et en même temps ce n'était pas assez à notre gré. Tant qu'à faire, nous attendions davantage du montreur de prodiges, qu'il hypnotise l'un d'entre nous, qu'il le soulève perpendiculairement du sol sans le toucher, qu'il nous annonce l'institution d'un été de cinq mois ou de la semaine des quatre jeudis. Nous espérions un thaumaturge, un prestidigitateur voire un charlatan et nous écoutions un homme qui s'évertuait à nous dire que tout s'effectuait et se comprenait à l'aides des lois naturelles. Ce malentendu me semble maintenant total et savoureux. Un enseignant de la troisième république, avec toute sa bonne volonté, s'entêtait à dissiper les ténêbres de la crédulité et de l'ignorance et nous détournions ses gestes (surtout eux), ses paroles vers les eaux troubles de la magie. Alors nous préferions mêler le surnaturel à nos fréquentations ordinaires. Nous mettions en action la dynamo de notre vélo et nous nous découvrons fièrement fabricant de lumière. Certains de nos camarades, les plus délurés, confectionnaient des postes à galène. Sous leurs écouteurs, ils prenaient un air étrange tandis qu'ils titillaient une sorte de caillou. Ils s'adonnaient en général à cet exercice en dehors de leurs parents ; ils enfermaient leur appareil dans des tables de nuit ou, en pension, dans

leur placard. Certes la radio qui faisait ses débuts nous intriguait et nous avions la faiblesse de croire que la voix passait à travers ses étranges fils mais l'amateur de poste à galène avait pour lui le prestige de la clandestinité. Ce qu'il pouvait entendre, demeurait non identifié et lui parvenait à travers un bruitage incessant. Nous ne pensions pas alors à un dialogue avec des extra-terrestres mais à des bateaux en perdition, à des explorateurs qui battaient la savane en Afrique. Etre à l'écoute d'un message peu intelligible et ne pas être en mesure de porter secours, quelles portes grand ouvertes sur l'aventure et nous ne fûmes pas étonnés plus tard d'entendre les voix de radio-Londres! Nous avons déjà pris le maquis quelques années avant le général de Gaulle ou avant Jean Moulin.

Quant à nos parents, leurs existences étaient accaparées par toutes sortes de soucis et ils se disaient que la diffusion de l'électricité ne modifierait pas grand chose à leur vie. Ils vivaient dans l'espoir des moissons mais encore davantage dans la crainte des intempéries, comme le gel tardif du printemps. Il suffisait d'une matinée trop fraîche en avril pour que les pruniers, l'une des richesses de notre Lot-et-Garonne, soient abîmés et la récolte compromise. Ou encore de multiples maladies attaquaient nos arbres. On ne savait pas trop comment y remédier et l'on trouvait un peu scandaleux qu'un arbre, un bel arbre innocent et bien soigné tombe malade : la maladie des hommes et des bêtes nous paraissait davantage dans l'ordre des choses. Déjà, à cette époque, les tomates se vendaient mal pendant certaines années. Quand le foin avait été insuffisant, il fallait abattre les bêtes et les vendre à vil prix. Comme nous vivions en auto-suffisance, comme l'essentiel de nos dépenses consistait en l'achat du café et de l'huile, on pouvait parer à ces contre-coups en vivant encore plus chichement mais cela faisait mal au cœur d'avoir autant travaillé pour rien. Toutes ces remarques ont été exposées pour montrer que cette forme de progrès pourtant assez étonnante n'accaparait pas l'attention de tous les esprits et qu'elle prenait place au milieu d'autres soucis ou d'autres convoitises. L'eau venait parfois à manquer, la terre et les bêtes avaient soif. La source située un peu plus haut que le hameau de Saint-Pierre-de-Caubel se

déplaçait inexpliquablement. Nous faisons appel à un sourcier qui retrouvait son nouveau logis et j'avoue qu'aux yeux des habitants du hameau cette recherche nous paraissait plus prodigieuse que la venue d'une électricité anonyme. Ainsi un homme entré en sympathie avec l'eau, avec les profondeurs de la terre et à nous autres, ses compagnons qui croyons si bien la connaître, elle ne parlait pas de la même manière. Nous savions ses caprices, ses besoins, ce qu'elle pouvait donner, dire de mémoire quand le soleil se coucherait sur elle en mai mais nous ne l'entendions pas glouglouter, nous ne pénétrions pas dans le mystère de ses entrailles et notre baguette de jonc serait restée muette. De là à croire que certains hommes avaient le privilège de communiquer avec les morts ou de nous jeter un mauvais sort, il n'y avait pas un pas bien grand de plus à franchir.

Notre campagne n'était pas traversée par beaucoup de lignes et quand je suis revenu à Caubel après vingt ans, j'ai été étonné par leur nombre actuel. Peut-on souscrire à ce que Jacques Lacarrière dit : "les grands pylones de ligne à haute tension sont particulièrement utiles car on les voit de loin et comme leurs lignes coupent toujours au plus court, enjambant les montagnes, traversant les forêts sans souci des sentiers, ils nous évitent de grands détours lorsqu'on peut en longer la base". Certes les oeuvres de l'homme, en l'occurrence ces pylones tout autant que les clochers ou les châteaux d'autrefois constituent pour les marcheurs l'équivalent des "amers" pour les marins. Encore faut-il qu'ils émergent dans des régions inhabitées, ce qui n'est pas le cas du Lot-et-Garonne, que l'oeil aille à leur recherche comme à un bon secours et le rêve, ce serait qu'ils se balancent au-dessus d'une forêt vierge, qu'ils scellent l'alliance incongrue du ciment ou du métal et d'une verdure exubérante. En revanche quand il existe d'autres signes, ils saturent le paysage jusqu'à l'écoeurement. Pour ne pas être injuste, la multiplication des routes dont on parle moins me semble aussi gênante. En droit elles viennent en aide à tous les habitants, elles facilitent leurs déplacements mais par leur nombre, elles morcellent, elles dépècent la terre beaucoup plus que les pylones et les fils électriques. Quand je suis revenu du côté de

Monclart-d'Agenais, j'ai été choqué par tant de routes goudronnées qui ont surgi là où n'existaient que quelques chemins. Le canton demeure assez peu habité mais par la seule existence des routes, il s'est transformé en une sorte de lotissement pavillonnaire. Car il n'y a plus de masses rebelles ; la lisibilité aboutit à son contraire : beaucoup de vecteurs, de réseaux mais plus rien à résumer, à mettre en valeur. Quand ils étaient peu nombreux, ces fils électriques qui parcouraient des kilomètres et sans doute toute la France me faisaient rêver. Je n'y voyais pas, comme les hommes d'aujourd'hui, un réseau sur lequel nous serions tous branchés et qui constituerait une forme d'asservissement. J'aimais qu'ils se balancent au vent et du moins dans ma mémoire ils ne sont pas tendus. Ils nourrissaient mon désir d'évasion car, comme les rails d'un chemin de fer qui passait à quelques kilomètres de chez nous, ils allaient n'importe où. En même temps je ne leur accordais pas une grande importance. Même s'ils dispensaient de la lumière et de la chaleur, ils ne faisaient pas croître les plantes comme le soleil. Il eut été dérisoire de tendre vers eux nos mains. Oui, l'électricité au singulier demeurait une abstraction. J'aurais dit l'électricité comme la chimie, comme la métallurgie, comme le progrès. Quand elle se diffusait en une multiplicité innombrable, elle se relativisait singulièrement et alors je comparais à mes deux pôles nourriciers, aimants : le soleil et la terre, cette infinité misérable de lampes, de fils, de prises. Il n'y avait qu'une Terre que je ne finirai jamais de parcourir, elle qui, sous mes pas, faisait le gros dos. Il n'y avait qu'un Soleil de qui dépendaient les beaux et les mauvais jours, alors que nous allumions tous nos loupiotes comme de grands scouts égarés dans un milieu hostile. J'aurais aimé être le fils privilégié du soleil et de la terre : si j'avais été engendré par l'Electricité, j'aurais été, à coup sûr, un être grimaçant, convulsif, j'aurais tressauté à chaque pas pour avancer.

Que devint l'électricité pendant la guerre? Il ne fallait pas dépasser une certaine consommation mais ce rationnement nous parut moins pénible que celui du pain ou de la viande. En outre, nous avions pris l'habitude de nous coucher tôt et, de tradition, nous n'étions pas de gros

consommateurs. Ce qui nous frappait davantage, c'étaient les consignes de la "défense passive" ou des autorités militaires. Il fallait badigeonner certaines fenêtres qui longtemps après la guerre demeurèrent bleutées, éteindre toutes les lumières en certaines circonstances. Alors la ville apparaissait sinistre à qui s'y aventurait à ses risques et périls, s'il n'avait pas de laisser-passer. Nous avons senti l'existence pressante, pesante de la guerre parce que nous avions faim et froid, parce que certains Français étaient déportés mais aussi à la vue de nos villes plongées dans les ténêbres et alors nous nous disions que nous sortirions jamais de cette époque de détresse. Or, en même temps, la lumière était ailleurs et parfois elle se dépensait à profusion dans un gaspillage ahurissant. En cas d'alerte, des caves semblables à celle de Madame Rosa avec des bougies, quelques couvertures, des paroles chuchotées mais au-dehors les fusées éclairantes de la D.C.A. et de l'aviation, des bombes qui explosaient, des avions en torche, des débuts d'incendie. Ces illuminations ne devaient rien à l'électricité mais pour notre regard elles participaient des foudres du ciel et il nous semblait que c'était bien le ciel qui s'électrisait, que les hommes dans leur démence y avaient mis le feu.

Cependant nous n'attendions pas un grand secours moral de l'électricité et nous redécouvriions amèrement que la lumière électrique n'a pas de chaleur, qu'elle ne se consume pas comme une bûche, que nous ne pouvons pas jouer avec elle en nous déplaçant. Nous étions seuls, nous avions froid, il était encore trop tôt pour nous coucher et, bizarrement, la seule source de chaleur autour de laquelle nous nous regroupions, consistait en notre poste de T.S.F. : non seulement la voix de radio-Londres qui s'obstinait, au creux de la vague, à diffuser l'espoir, à flétrir les trahisons et la collaboration mais aussi toute autre émission qui par le canal des chansons à la mode nous berçait, rendait notre prison, notre repliement plus supportable.

Je dois toutefois, en cette occasion, exprimer ma gratitude envers la lumière électrique. Nous vivions tous ensemble, que ce soit à la campagne ou à Nice, au milieu d'un grand affaïement et sans qu'il soit question d'élever des cloisons ou de fermer une porte. Ce régime devait me convenir

puisque comme tous les enfants de ma génération, je m'attardais dans la cuisine, cet espace-carrefour. Et, cependant, il m'arrivait déjà de vouloir revenir à moi-même, de me ménager un espace bien à moi. C'est ce qu'une lampe installée sur une sorte de bureau (en vérité une simple table) me permettait. La pièce ne m'appartenait pas mais par la vertu d'une lampe douillette, j'avais, enfant, la joie de posséder un espace propre. Je m'absentais des autres, de tous ceux qui recevaient la lumière d'une lampe commune posée au plafond. Pendant la guerre, j'éprouvais plus fort ce besoin d'oublier un monde cruel, absurde, d'exécutions et de privations qui semblaient devoir s'éterniser. Nous étions tenaillés par le froid, par notre estomac, par les engelures : grâce à une lampe, je rejoignais une sorte de no man's land soustrait à la folie des hommes. Malgré un avenir qui s'annonçait très sombre, je vivais les délices de l'intimité et de la rêverie. Sans cet éclairage qui m'était destiné et qui bordait mon territoire, je n'aurais pas pu les éprouver et quand j'éteignais ma lampe, je regagnais tous les autres. La guerre s'est terminée. J'ai parfois cherché la solitude mais ce n'était plus jamais avec le sentiment d'échapper de justesse et par miracle à un péril mortel.

Si je veux dépasser ces quelques évocations et comparer des technologies entre elles, je m'aperçois du silence observé à l'égard du corps des électriciens, silence qui contraste avec l'importance accordée à la guerre du rail. Je ne décerne pas aux seuls cheminots la palme du courage et il y eut à coup sûr des martyrs parmi les employés de ce que serait plus tard l'E.D.F.. Mais la population avait les yeux tournés du côté des cheminots. On leur supposait à juste titre une tradition de fronde, de résistance, le sens de l'honneur,; leur action pouvait être déterminante dans l'acheminement des convois et dans les actions de sabotage, avec ce que ce mot comporte de technicité. D'ailleurs dès 1940, ils avaient contribué à faire passer en zone sûre des évadés ou de futurs combattants. J'en conclus que la symbolique du chemin de fer était plus forte que celle de l'électricité. D'une façon plus générale, l'électricité ne bénéficiait pas alors d'un corps de bâtiment, d'ouvrages aussi visibles que ceux du rail ou même du gaz. Par exemple dans chaque agglomération, nous pouvions désigner

l'usine à gaz, reconnaissable à d'immenses citernes. Elle se situait inévitablement dans un quartier maudit, là où l'on range les entrepôts, là où la voirie est mal entretenue, là aussi où souvent l'on avait installé les abat-toirs comme à Nice, dans le quartier Saint-Roc qui votait à gauche. Nous n'aurions pas pu en revanche indiquer ce qui donnait l'électricité à la ville. Dans notre imaginaire nous pensions parfois aux barrages qui en haute montagne captaient une eau tumultueuse. Ainsi le phénomène électrique, phénomène plutôt urbain, connotait un air plus libre, un climat plus rude. Les choses ont changé quand l'E.D.F. s'est structurée et a su devenir une entreprise gigantesque. Elle a fourni beaucoup plus d'énergie qu'auparavant mais aussi elle s'est insinuée de mille manières dans tous les foyers, à tel point qu'une panne a des effets considérables, ce qui ne fut pas le cas pendant la dernière guerre.

Les hommes de cette époque ont, sans nul doute, été frappés par l'avènement de l'électricité qui transformait totalement la perception urbaine mais j'ajoute aussitôt que la ville n'a pas seulement étonné les fils de la campagne par cette profusion lumineuse. Nous ne devons pas sousestimer d'autres signes prodigieux à nos yeux, comme la densité humaine. Les boulevards, les cafés, les métros, les sorties d'usines brassaient des multitudes de visages. Jamais nous n'avions vu autant d'hommes courant ou s'entassant à la fois. Ils étaient partout, dans les rues, dans les salles d'attente, sur les quais de gare et ils semblaient prendre plaisir à faire nombre, ils retardaient le moment de se séparer pour se rendre chez eux. Cette prolifération avait un air d'étrangeté et s'ils étaient soulevés par un mouvement de panique ou par le désir de nous étouffer, qu'advierait-il! Cette accumulation d'énergie humaine avait par quelques côtés une dimension électrique : elle cherchait une décharge ; la foule devenait nerveuse, elle désirait un prétexte pour se dépenser, parfois au détriment d'une innocente victime. Ou encore les choses allaient tellement plus vite. Nous étions éberlués par tant de précipitation, par les accélérations subites et aussi que tous ces mobiles s'entrechoquent assez peu souvent. Toute une génération a été sensible "aux lumières de la ville".

L'expression n'était pas aussi naïve qu'elle le paraît aujourd'hui ou alors cette naïveté exprimait fort bien la fascination que la ville exerçait sur les esprits, avec le danger de papillonner inutilement autour d'elle et le risque de s'y brûler, même s'il s'agissait en l'occurrence d'une lumière froide. Cette lumière apparaissait comme une source d'illusions parce que certains quartiers de plaisirs perdaient au grand jour leur charme et semblaient alors bien piteux. Démaquillés, ils avaient quelque chose d'inconvenant, d'incongru. En fait, nous aurions dû nous montrer plus indulgents, comprendre que la lumière, comme Georges Charbonnier nous le rappelait, suscitait une architecture qui leur était propre et que nous n'avions pas à rapporter au monde diurne.

Cependant je voudrais faire remarquer que nous avions affaire à des alliances, parfois plus subtiles ou plus crues. Plus crues sous la forme de la surexcitation dans les grandes fêtes foraines. Les lumières violentes des stands bénéficiaient des hurlements, du grand bruit des montagnes russes, des tirs de carabine, des cris de frayeur ou des rires excités des filles. Jamais la lumière ne nous aura autant giflé, aveuglé. Nous venions nous faire brutaliser par elle ; pendant leurs jours de congés, militaires, jeunes gens en goguette, bonnes s'y rendaient parce qu'ils espéraient les joies d'une fête populaire mais aussi parce qu'ils n'auraient pas pu, s'ils l'avaient voulu, se soustraire à cette emprise, d'autant plus forte que le reste de la ville était encore assez peu éclairé et bruyant. Leur coeur battait plus fort au fur et à mesure qu'ils approchaient de ce vacarme lumineux. Des alliances plus subtiles. Pendant l'été, nous nous promenions dans des rues qui étaient claires fort tard. Puis nous rentrions en classe en octobre, les journées devenaient plus courtes. La douceur-douleur crispante, à peine angoissante de cet automne qui débutait, consistait à jouir d'un mélange indicible entre les magasins qui éclairaient leur vitrine et la lumière du jour qui persistait encore. Plus tard, entrés dans l'hiver, les choses seraient plus nettes : d'un côté la lumière artificielle, de l'autre les ténêbres. Comme nous aimions ce faux-jour, ces instants où nous ne savions à quelle source imputer la lumière d'où procédait ce mélange invraisemblable et le mélange nous paraissait d'autant plus énigma-

tique que la lumière se diffuse et que l'on ne pouvait pas comparer ce phénomène à la confluence de deux fleuves en droit discernables. Puis la nuit venait et l'étrange alchimie faisait place à un univers où les choses distinctes étaient à nouveau séparées. Dans notre chambre nous attendions que la nuit pénètre par les fenêtres ou au contraire nous allumions la pièce un peu trop tôt pour que la lumière naturelle se mêle à celle des ampoules. Nous regardions les feuilles de papier, le napperon, quelques objets se décolorer, virevolter dans une hésitation chromatique avant de se loger dans des valeurs qui de toute manière ne seraient pas la résultante mécanique de la lumière de la lampe sur les objets. De telles observations minutieuses qui cherchaient à surprendre des événements, des modifications, n'auraient plus de sens maintenant ou bien elles apparaîtraient comme des bizarreries, parce que l'électricité est trop vieille pour nous émerveiller, parce que jouer avec elle semblerait aussi inconvenant que de nous costumer pour aller à notre travail en mignon ou en sans-culotte. Les truqueurs, quand ils existent s'attachent maintenant à dérégler des machines sophistiquées, à triturer des programmes informatiques ou des codes génétiques, à bricoler dans l'électronique. Ils trouveraient nos jeux d'autrefois bien simples.

J'ai cru que le cinéma avait partie liée avec l'électricité et ceci sans raisons très claires. Car il existe tant de machines qui utilisent cette forme d'énergie. Pourquoi cette association qui n'a rien de contraignant et de bien évident ? Je devais penser que des hommes ne pouvaient s'assembler dans une salle aussi ténébreuse que parce qu'à tous moments on pouvait l'éclairer ou encore cette nuit artificielle (celle de la salle pendant le film) ne pouvait être contemporaine que des lumières artificielles. Nous nous prenions pour les témoins des inversions de la modernité. Nous sortions d'un cinéma de Nice ou de Paris au mois de juin, après une séance donnée l'après-midi, les yeux encore aveugles ou rêveurs. Nous étions saisis par l'évidence du soleil à laquelle nous avions peine à croire. Nous titubions pendant quelques instants non point seulement parce que nous avions à nous adapter à ce nouveau milieu mais aussi parce que nous ne voulions pas accorder créance à la prose des choses (nous reproduisions cette inversion,

en fermant chez nous les volets en plein été et en plein jour ; ainsi nous lisions longuement un livre à la lumière d'une lampe et nous refusions pour plusieurs journées l'été, la plage, ses facilités. Nous guettions quelques raies ensoleillée comme des importunes. Plus tard, du bel été, je ne retiendrai pas la course aux étoiles, le grand et le petit chariot, les bals au bord de l'eau mais ces navigations nocturnes, solitaires, à l'abri du soleil.)

Il faut ajouter que les films de cette époque, du moins ceux que nous aimions, nous plongeaient souvent dans les délices des ombres et des lumières artificielles : des films noirs avec des privés, avec des détectives, avec le grand Humphrey Bogart. Ne nous abusons pas sur ce qui constituait leur charme. Ce n'était point la violence ou le suspens mais une sècheresse qui avait pour origine les ellipses, la sobriété du récit et aussi le blanc et noir de l'action. Les rues maudites, c'est évident mais, au-delà et bien davantage, des visages, voyous, gangsters et policiers réunis, qu'on ne voyait jamais complètement, qui apparaissaient de face ou de trois-quart dans le tourbillon de la caméra. Adieu les fanfreluches multicolores et la terre qui se divertit à dégouliner de toutes les couleurs et le soleil qui joue au faraud. Les lumières de l'imprimerie d'un quotidien qui s'écrit et se confectionne pendant la nuit, celle d'une lampe que l'on braque sur un gangster pour lui extorquer des aveux ou qui éclaire la face sinistre d'un commissariat, l'éclairage d'un escalier d'incendie extérieur à l'immeuble et dont on attend une ultime issue, les abat-jour enfumés d'une salle de jeux ou d'une arrière-salle où l'on met au point les derniers détails d'un gros coup. Les baisers rares des amoureux se devinaient plus qu'ils ne se percevaient. Les voix, même celles de l'armée du crime, nous arrivaient déformées par cet éclairage : chuchotées, ou quand elles ne l'étaient point, rauques, elles aussi enfumées. Qu'il était beau ce cinéma qui ne reniait pas l'artifice de ses décors et qui nous submergeait dans un autre univers, celui des studios d'Hollywood! Les spectateurs unis dans ce sacerdoce commun abjuraient le soleil, les saisons ; ils devenaient à leur tour des ombres, des gros plans et ils se seraient sentis d'horribles voyeurs s'ils avaient eu l'impudence de ne pas dépouiller leur masse de chair rubiconde pour assister à un spectacle de cette sorte.

A un niveau plus collectif et qui cependant demeure tout aussi onirique, une foule, pour être belle, doit comporter un mélange d'être et de néant. C'est ce que les films en noir et blanc avaient rendu sensible et c'est pourquoi les plus belles foules se déplacèrent quand l'électricité, le néon ne se gaspillaient pas indûment, quand des sources ponctuelles de lumière mettaient en valeur certains visages et en laissaient d'autres dans l'ombre. Une perception granulaire ou ondulatoire d'une foule décomposée-recomposée et non plus cette massivité sur laquelle beaucoup de sociologues ont cru bon d'insister. Les boulevards étaient inondés de lumière mais tout à côté il y avait de petites rues presque calmes, des escaliers endormis, un ascenseur dans le repos de la pénombre. La foule, par elle-même, créait des masses d'ombre ; parfois un visage, un instant, absorbait de la lumière ou recevait des confettis de lumière et d'ombre. Les passagers des automobiles apparaissaient et disparaissaient au regard. L'électricité, loin d'uniformiser la perception urbaine, l'aura donc nuancée.

Nous eûmes bien tard le frigidaire qui, lui aussi, avait rapport à l'électricité mais je me demande si ce rapport était bien net dans mon esprit. L'électricité était souvent liée à la lumière qu'elle répandait. Si le réfrigérateur m'étonnait, c'était comme une machine parmi d'autres, sur le fonctionnement duquel je ne m'interrogeais pas outre mesure. Nous n'en possédâmes pas pendant longtemps et j'aurais pu ressentir cette absence sur le mode blessant d'une distinction sociale négative. Tel ne fut pas le cas car si parfois je me comparais à mes camarades, ce n'était pas au regard des objets qui m'étaient ou non refusés : peut-être le faisais-je au regard de l'adresse verbale, de la réussite scolaire, des succès féminins, des fables que certains savaient inventer et accréditer... L'achat du réfrigérateur aura, cependant, marqué une coupure et s'il fut si tardif, c'est qu'en son absence, nous perpétuons, sans le savoir, une tradition, un usage de l'espace qui nous était cher. A Saint-Pierre-de-Caubel, nous disposions les aliments qui risquaient de se gâter non point exactement dans une cave mais dans une pièce située en contre-bas du rez-de-chaussée. C'est ainsi que nous jouions avec le temps, parfois vainqueurs, parfois perdants. Je ne parle pas de la viande dont nous trouvions normal qu'elle fut quelque

peu avariée et qu'elle "sentît". Le faire remarquer, même avec discrétion, relevait de l'impertinence, du mauvais esprit et il est vrai que nous nous livrions à de telles remarques quand nous étions de mauvaise humeur (pendant la guerre, nous étions si heureux de savourer un poulet qui nous arrivait du Lot-et-Garonne jusqu'à Nice, après un trajet d'une dizaine de jours! et, par malheur nos amis paysans oublièrent parfois de le vider de ses entrailles.)

Je considère un autre bénéfice de cette absence. Puisque nous n'avions pas de frigidaire, nous devions, comme bien d'autres, consacrer une pièce à la conservation des aliments. Quoi de plus naturel à la campagne! Dans une ville la chose paraissait plus étonnante. Notre appartement était grand ; la pièce (nous l'appelions "la pièce du fond") se trouvait à son extrémité et c'était des sortes de petits charrois pour y entreposer nos aliments. Nous usions aussi du rebord de la fenêtre de la cuisine qui ne voyait pas le soleil mais qui n'était pas particulièrement froid. Le beurre marinait sous une cloche à eau. Quand nous eûmes un réfrigérateur, que nous ne cherchâmes pas, par indifférence, à réguler, je sortais de l'appareil une sorte de caillou jaune. Quoi, le lait, crémeux, la tendresse du monde, pouvait se transformer en du minéral, en un projectile blessant. Quelle étrange métamorphose lithologique! Nous nous accommodions fort bien d'un beurre mou, légèrement rance et jaunâtre. Ainsi nous avons gagné un parallélépipède blanc et nous avons perdu au change une pièce qui impliquait, de surcroît, une autre façon d'user du temps car cette pièce où nous entreposions les aliments suscitait de multiples déplacements. Elle jouait un rôle important dans notre existence. Nous n'hésitions pas à stocker, à empiler : une épicerie, un comptoir dans un appartement, quelle chance pour un enfant et même pour un adolescent. Nous ne contentions pas d'entreposer. Nous nous occupions de stocker, de faire la chasse aux charençons pour les haricots, d'éviter que les pommes de terre ne germent, il nous fallait être attentifs aux grosses mouches, aux fourmis, trier les lentilles, retourner les tomates pour le cas où elles se gâteraient. Nous multiplions les occasions pour nous rendre dans cette chambre, pour y vivre, pour y rêver. J'ai poursuivi ce rêve : j'ai encore une chambre du fond dans laquelle

j'empile maintenant des revues, des livres, des diplômes d'étudiant mais je ne sais pas faire crisser et humer le papier comme je savais palper la pomme de terre, les lentilles, les haricots.

Il m'est difficile de démêler avec exactitude le jeu des causes et des effets, des déterminants essentiels et des circonstances occasionnelles qui nous ont incité à l'achat du réfrigérateur. Par exemple la confection des conserves et des confitures que nous entreposions nécessitait le recours à des mères de famille qui se consacraient entièrement à leur foyer ou à la coexistence avec de vieilles grands-mères. Que ces dernières n'habitent plus avec leurs enfants parce que la cohabitation n'est plus dans les moeurs ou parce que les logements sont devenus plus exigus - et il n'y a plus lieu d'étaler les condiments, les aliments dans une pièce à part où, en fin de compte, on gaspillait son temps d'une belle manière gratuite à les contrôler, à les trier. Mais à l'inverse quand cette activité s'est avérée vaine ou impossible (et avant que l'on ait inventé les clubs vermeils et les foyers du troisième âge) une grand-mère a douté de son droit à l'existence et, pour employer de grands mots, a douté du sens de sa vie. Je me demande, en cet instant, si l'achat du réfrigérateur n'a pas précipité la mort de ma propre grand-mère. En effet qu'allait-elle faire et donc devenir sans cette activité qui lui était dévolue et dont elle était fière. En outre notre quartier tout entier s'était maintenant équipé et elle ne pouvait plus comparer ses mérites à ceux des personnes de sa génération. Imaginez un ingénieur, un chercheur, un artisan à qui l'on ôte la possibilité d'oeuvrer et de parler de son travail et d'en faire reconnaître les valeurs. Or l'émulation était grande entre toutes les vieilles et la distribution des couronnes et des excellences allait jusqu'au raffinement. L'une d'entre elles excellait dans la conservation des poivrons, des condiments et l'autre confectionnait d'excellents pâtés de lièvre. Cela ne suffisait pas. Le quartier ne se contentait pas d'élire, s'un seul mouvement du palais, une reine de la confiture. Celle qui triomphait indiscutablement dans la confiture des fraises se laissait surpasser quand il s'agissait des cerises.

J'ai donc parlé du rebord de notre cuisine et de la "pièce du fond". J'aurais dû plutôt écrire que tout notre appartement se diversifiait d'une manière étonnante, que seuls les membres de notre famille savaient reconnaître. Telle pièce était plus fraîche en telle saison, telle autre humide ; on pouvait mieux aérer cette autre quand venait le moment "d'enfermer l'hiver". L'absence de frigidaire et, par voie de conséquence, la nécessité de surveiller les aliments, de les entretenir n'était que le symbole d'une activité plus multiple qui concernait les vêtements, les rhumatisme du grand-père, la sauvegarde de notre sommeil, l'agrément de nos siestes estivales. En outre, l'inconfort dont nous prîmes la mesure tandis que nos voisins et nos amis augmentaient leur panoplie électroménagère, constituait en fait un moyen de sentir -vivre notre appartement, d'en ausculter le bien-être, tout comme l'on peut répugner à soigner un membre malade parce que nous avons appris à vivre en compagnie de ses souffrances.

Nous avons capitulé, non point sous la pression amicale de nos parents ou parce que l'on n'ose pas exagérer une différence, mais parce que le monde, dans sa globalité, rendait dérisoire notre manière de vivre. Ainsi, pour prendre un exemple et une contrainte parmi tant d'autres, nous avons trouvé dans les magasins du beurre, du lait, des fruits, de la viande pré-emballés, et emballés, des produits calibrés et déjà triés. Il aurait été imprudent et en quelque sorte inconvenant de les disposer dans notre pièce du fond qui méritait du beurre, des fruits, de la viande à l'état libre. Le changement se manifestait sous des formes moins visibles. Pendant longtemps, les marchands vendaient à bas prix leurs fruits quand ils étaient en abondance ou qu'ils étaient trop mûrs, "touchés". Nous ne profitions comme d'autres familles pour faire des confitures. De telles occasions se faisaient de plus en plus rares, les marchands préférant, en ces circonstances, jeter leurs fruits plutôt que consentir des rabais.

Lorsqu'un verrou saute, ce sont toutes les résistances qui cèdent, même s'il nous a fallu du temps pour acheter un aspirateur, une machine à laver - et leur achat ou leur intégration dans le foyer domestique aura compter dans la saga familiale. Tandis que d'autres mettaient leur point d'honneur

à adopter ces nouveaux objets, nous entendions conserver l'intégrité de notre corps, je veux dire l'usage que nous en avons. Il aurait fallu plaquer l'aspirateur contre le sol ou les tapis. Il nous paraissait ridicule de chercher à adhérer ainsi au sol et, nous continuions par fidélité à tant d'années et peut-être de générations, à chasser la poussière devant nous ou, davantage, dans un geste désinvolte, rapide qui nous rachetait de l'humilité de la tâche, à soulever l'appareil qui, d'ailleurs, à la différence d'un bon balai, le faisait sans grâce. Nous avons cessé de faire bouillir le linge dans une grande lessiveuse pourvue, en son centre, d'une cheminée. Mais quelle ne fut pas notre déconvenue de sortir de la machine à laver un linge fripé, ramassé sur lui-même. Il nous fallût réparer le désastre, défroisser le linge, lui redonner une forme humaine, mais nous n'oubliâmes pas, de longtemps, le spectacle auquel nous avons assisté : chemises, combinaisons, taies d'oreiller essorées, desséchées, déformées et qui avaient perdu leur noblesse.

Nous étions consternés. On nous avait exproprié de notre propre appartement et maintenant on avilissait à plaisir nos vêtements, nos sous-vêtements, notre intimité. Puis, nous nous sommes mis à ricaner en entendant la machine à laver du locataire du dessus qui commençait à tressauter comme une vieille dingue qu'elle était.